

Didier Daeninckx

Pour Anne

des Meurtres
pour mémoire

qui hantent
Paris
depuis 1961

Amis très
Daeninckx
98

Gallimard

Didier Daeninckx est né en 1949 à Saint-Denis (Seine-Saint-Denis). De 1966 à 1975, il travaille comme imprimeur dans diverses entreprises, puis comme animateur culturel avant de devenir journaliste localier dans plusieurs publications municipales et départementales. En 1977, il profite d'une période de chômage pour écrire *Mort au premier tour*, qui ne sera publié que cinq ans plus tard. Depuis, Didier Daeninckx a écrit une vingtaine d'ouvrages — dont *Meurtres pour mémoire*, *La mort n'oublie personne* ou *Zapping*.

CHAPITRE PREMIER

SAÏD MILACHE

La pluie se mit à tomber vers quatre heures. Saïd Milache s'approcha du bac d'essence afin de faire disparaître l'encre bleue qui maculait ses mains. Le receveur, un jeune rouquin qui avait déjà son ordre de mobilisation en poche, le remplaçait à la marge de l'Heidelberg.

Raymond, le conducteur de la machine, s'était contenté de ralentir la vitesse d'impression et il revenait maintenant à la cadence initiale. Les affiches s'empilaient régulièrement sur la palette, rythmées par le bruit sec que faisaient les pinces en s'ouvrant. De temps à autre Raymond saisissait une feuille, la pliait, vérifiait le repérage puis il glissait son pouce sur les aplats pour s'assurer de la qualité de l'encrage.

Saïd Milache l'observa un moment et se décida à lui demander l'une des affiches de contrôle. Il s'habilla rapidement et sortit de l'atelier. Le gardien faisait les cent pas devant la grille. Saïd lui tendit l'autorisation d'absence obtenue le matin en prétextant la maladie d'un proche. Trois motifs

11

en moins de dix jours ! Il était temps que cela se termine.

Le gardien prit le papier et le mit dans sa poche.

— Eh bien Saïd, on dirait que tu les fabriques ! Si ça continue tu n'auras même plus besoin de venir jusqu'ici, tu enverras tes bons de sortie par la poste !

Il se contraignit à sourire. Les relations avec ses compagnons de travail restaient amicales tant qu'il s'efforçait de fermer son esprit à leurs incessantes remarques.

Lounès l'attendait plus haut, au coin du passage Albinel. Il lui fallait traverser le canal Saint-Denis et longer les cabanes de bois et de tôle qui avaient envahi les berges. Le pont faisait une bosse, et par temps clair, on voyait le Sacré Cœur en entier, derrière l'énorme cheminée en brique rouge de Saint-Gobain. Il ralentissait et s'amusait à bouger la tête pour placer la Basilique sur les collines de soufre entreposées dans l'enceinte de l'usine. Pour y parvenir, il se baissait parfois sans se soucier de l'étonnement des passants. En contrebas, sur le quai, une grue extrayait des profondeurs d'une péniche des blocs de métal qu'un Fenwick emmenait aussitôt vers les hangars de Prosilor.

Il traversa l'avenue Adrien Agnès pour s'enfoncer dans le quadrillage serré du bidonville. Quelques Français occupaient encore les maisons situées en périphérie. Deux vieilles femmes, de larges cabas de toile cirée à la main, discutaient à voix haute des mérites comparés de l'huile Dulcine et de la margarine Planta. Le café-épicerie du « Breton » était vide hormis un jeune garçon qui jouait au flipper.

Chez Rosa, chez Marius, Café de la Justice, l'Amuse Gueule, le Bar du Gaz. Les cafés,

12

restaurants, hôtels, plus misérables les uns que les autres se succédaient maintenant. Au fil des années les propriétaires avaient revendu leur affaire à des Algériens et ceux-ci conservaient l'enseigne d'origine.

Seule exception, le Djurdjura, dernier commerce arabe avant le quartier espagnol. Saïd poussa la porte vitrée et s'avança dans la vaste salle. L'odeur habituelle, mélange de sciure et d'humidité, montait du parquet désinfecté à l'eau de Javel. Une dizaine d'hommes, groupés sur les chaises entourant le poêle à charbon, observaient deux joueurs de dominos.

Saïd s'accouda au bar sans que personne ne prête attention à lui.

— Lounès est arrivé ?

Le patron fit signe que non et lui servit un café.

Par la vitre Saïd pouvait voir une bâtisse imposante, la plus importante du quartier en dehors des usines. A la vérité, seul un campanile équipé de trois cloches signalait qu'il ne s'agissait pas d'un atelier supplémentaire. Il n'avait franchi qu'une seule fois le seuil de la mission « Santa Térésa de Jésus », invité au mariage d'un compagnon de travail catalan.

Le carillon de la porte d'entrée fut couvert par le claquement des dominos sur la table de formica.

— Salut Saïd. Je suis en retard, le patron ne voulait pas me laisser sortir...

Saïd se retourna et posa une main sur l'épaule de Lounès.

— L'essentiel, c'est que tu sois là. Passons dans le bureau, il nous reste à peine une heure.

Ils se trouvaient à présent dans une pièce minuscule encombrée de caisses, de bouteilles.

13

Sur une table, des piles de papiers, de factures entouraient un téléphone noir.

Saïd décrocha un tableau publicitaire offert par les vins « Picardy ». Il fit glisser le cadre ; avec d'infinies précautions, il tira une feuille dissimulée entre le carton de protection et la reproduction. Lounès s'était installé au bureau.

— Tu as vu, Reïms ne tiendra pas le coup. Je suis certain qu'ils se feront avoir avant la fin du championnat. Trois à un contre Sedan ! Encore un match comme ça et Lens prend la tête.

— Nous avons des choses plus sérieuses à faire que de parler football. Téléphone aux quinze chefs de groupe. Dis-leur simplement « REX », ils comprendront. Pendant ce temps je passe voir les responsables du secteur. Rejoins-moi devant Pigmy-Radio avec la voiture d'ici trois quarts d'heure. N'oublie pas de remettre la liste à sa place.

*

Saïd et Lounès garèrent la Quatre Chevaux à la Villette, boulevard Mac Donald, juste après l'arrêt du P.C. puis ils se dirigèrent vers la bouche du métro. Un vent glacé dispersait les feuilles mortes ; il ne fallut que quelques instants à la pluie fine et serrée pour traverser le tissu mince de leurs vestes. La caserne des Gardes Mobiles semblait calme bien que le parc de stationnement fut entièrement occupé par les Berliet bleus des Compagnies Républicaines de Sécurité.

Une rame quittait la station. Le poinçonneur les fit patienter un instant avant de perforer leurs tickets. Lounès se dirigea vers le plan du réseau et pointa du doigt la station « Bonne-Nouvelle ».

14

montaient les marches du métro « Bonne-Nouvelle ». Au grand « Rex » on jouait les « Canons de Navarone » ; plusieurs centaines de parisiens attendaient, en ordre, la séance de vingt heures.

ROGER THIRAUD

Ce n'était pas uniquement le Moyen-Age qui pesait sur la classe et lui donnait cette atmosphère languissante. Les premiers froids et la pluie qui assombrissaient la vieille bâtisse y étaient pour beaucoup, ainsi que le repas trop consistant pris au réfectoire du Lycée.

Au début du cours, Roger Thiraud se demandait avec inquiétude s'il ne fallait pas chercher l'origine de cette léthargie dans l'orientation donnée à sa leçon. Depuis que sa femme était enceinte, il se passionnait pour l'histoire de l'enfance et introduisait de fréquentes réflexions sur ce sujet, dans ses exposés.

Qui s'est jamais soucié de la condition du nourrisson au XIII^e siècle ? Personne ! Pourtant, il lui semblait que ce type de recherche valait bien celles menées par des dizaines d'éminents spécialistes, sur des événements aussi décisifs que la circulation des pièces de bronze dans le Bassin Aquitain, ou l'évolution de la hallebarde en Bas-Poitou.

Il toussa et reprit.

— ... Après la période d'allaitement naturel (il n'osait pas dire « au sein » devant ses élèves), il n'était pas rare au XIII^e siècle de voir la nourrice, dès que le bébé percevait des dents, mastiquer la

16

— On peut changer à « Gare de l'Est » puis à « Strasbourg-Saint-Denis ». Ou alors, « Chaussée d'Antin » direct ?

— Par « Chaussée d'Antin ». Ça paraît plus long mais nous n'aurons qu'un seul changement. Nous y serons plus rapidement.

A chacun de ses arrêts, le métro se remplissait d'Algériens. A « Stalingrad », il était bondé ; les rares Européens se lançaient des regards angoissés. Saïd souriait. Il se rappela brusquement l'affiche qu'il avait réclamée à Raymond avant de quitter l'imprimerie. Il la sortit de sa poche, la déplaça avec soin avant de la montrer à Lounès.

— Regarde un peu ce que je tourne sur ma machine depuis deux jours !

Au-dessus d'une photo de Giani Esposito et de Betty Schneider un court texte présentait le premier film de Jacques Rivette dont le titre s'étalait en caractères bleus sur toute la largeur de la feuille : « PARIS NOUS APPARTIENT ».

— Tu te rends compte Lounès, Paris nous appartient.

— Pour un soir... Si cela ne tenait qu'à moi, je leur laisserais bien Paris. Paris et tout le reste, pour un petit village du Hodna.

— Je me doute de son nom...

— Alors dis-le !

Saïd devint grave.

— Ne t'en fais pas, si nous sommes là ce soir, c'est pour avoir le droit de devenir vieux à Djebel Refaa.

*

A dix-neuf heures vingt-cinq, le mardi 17 octobre 1961, Saïd Milache et Lounès Tougourd

15

nourriture avant de la glisser dans la bouche de l'enfant.

Les vingt-deux élèves se réveillèrent d'un coup et manifestèrent bruyamment leur dégoût de mœurs aussi répugnantes. Roger Thiraud les laissa se détendre, puis il frappa le tableau de l'extrémité de sa règle.

— Hubert, approchez-vous. Montez sur l'estrade et inscrivez les titres des ouvrages suivants, que vous devrez tous, et je dis bien TOUS, consulter à la bibliothèque du Lycée. Premièrement « De proprietatibus rerum » de Barthelemy l'Anglais, chapitre six ; cela aura l'avantage de vous familiariser davantage avec la langue latine. Deuxièmement les « Confessions » de Guibert de Nogent. Le cours est terminé. Nous nous reverrons vendredi à quinze heures.

La salle se vida à l'exception d'un jeune garçon qui recevait deux fois la semaine une leçon particulière de latin. L'adolescent habitait place du Caire ; ils avaient pris l'habitude de remonter ensemble le Faubourg Poissonnière en parlant des événements de la journée. Avant d'arriver aux boulevards, Roger Thiraud prétexta une course chez un traiteur pour quitter le jeune garçon. Il s'engagea dans la rue Bergère, fit rapidement le tour du pâté de maison qui abrite l'immeuble du journal *l'Humanité* et se retrouva sur le Boulevard. Il observa, deux cents mètres plus haut, son élève qui traversait en courant au milieu du flot des voitures. Il marcha dans cette direction avant de s'arrêter à la devanture du « Midi-Minuit ». Il entra furtivement dans le hall, paya sa place et pénétra dans la salle noire. Il tendit son ticket à l'ouvreuse ainsi qu'une pièce de vingt centimes. Le film était commencé ; il lui faudrait attendre le

17

début de la séance suivante pour en connaître le titre.

Chaque semaine, le mardi ou le mercredi, ces deux heures de rêve récompensaient l'effort intense qu'il accomplissait pour sauter le pas et s'asseoir dans ce lieu de perdition. Pour ne pas leur ressembler !

Il s'imaginait sans peine l'indignation de ses collègues apprenant que M. Thiraud — vous savez ce jeune professeur de latin et d'histoire dont la femme attend un enfant — fréquentait les cinémas où l'on projette des films indignes d'un esprit scientifique.

Comment leur expliquer sa passion pour le fantastique ? Aucun d'eux ne lisait Lovecraft ! A peine s'ils connaissaient Edgar Poe. Alors, Boris Karloff et Donna Lee dans le « Récupérateur de cadavres »... Le film durait à peine une heure un quart ; il sortit de la salle avec, en tête, le nom du réalisateur. Wise, Robert Wise. Un cinéaste à retenir.

Il hésita entre le « Tabac du Matin » et le self-service situé au rez-de-chaussée de *l'Humanité*. On pouvait y prendre un café, l'emporter à une table sur un plateau et tout en dégustant le liquide brûlant, s'amuser à reconnaître au passage les grandes signatures du journal, les plus illustres figures du Parti Communiste. Thorez, Duclos, même Aragon venaient ici se restaurer entre deux réunions ou attendre que leur article arrive au marbre.

Ce soir malheureusement, il avait trop traîné ; il se contenta d'une consommation au comptoir du Tabac. Le « *Monde* » titrait sur les difficultés du traité franco-allemand et les rumeurs insistantes

18

— N'aie pas peur, ils ne partiront pas ! Que veux-tu qu'ils fassent... qu'ils se jettent dans la Seine ? Allez, monte derrière moi.

L'enfant s'installa sur le siège de la Flandria, bloqua le rebord de ses talons sur les boulons du moyeu de la roue motrice et agrippa fermement l'armature de la selle. Aounit conduisait vite. Il faisait de brusques écarts pour éviter les mares d'eau, les plaques de boue. On aurait pu croire que toute son attention était mobilisée mais il trouvait le moyen de parler avec son frère.

— Ce soir je vais à Paris, avec Kaïra. Ça tombe mal, il reste trois bêtes à préparer pour le mariage du fils Latrèche. Tu n'as pas d'école demain ?

— Non, l'instit est malade et tu sais, le mardi soir j'ai mon match. En plus, on rencontre l'équipe de l'avenue de la République.

— Sur le terrain du Cimetière des Vieux ?

— Non, aux Hirondelles. En plus, ils jouent à domicile ! Ça va pas être facile. Si je ne viens pas, ils mettront le gars d'El Oued dans les buts, pour me remplacer. C'est une vraie couscoussière.

— On dit « une passoire » en français.

— Et « El Oued », tu crois que c'est français !

La mobylette s'engagea sur le chemin de halage à hauteur de l'Île Fleurie pour contourner les entrepôts des Papeteries Réunies. Un brouillard froid mêlé de pluie commençait à tomber ; il enveloppait déjà les éléments supérieurs de l'usine à gaz.

Ils entrèrent en trombe dans le bidonville par la rue des Prés. Les pétarades du moteur deux temps attirèrent vers eux une nuée de gamins dont chacun avait une seule idée en tête : monter à l'arrière de l'engin. Aounit ralentit et se dirigea vers l'une des rares baraques de ciment. Un

20

qui circulaient dans les couloirs du vingt-deuxième Congrès, là-bas, à Moscou.

Avant de traverser le boulevard Bonne-Nouvelle sous la guirlande lumineuse du « Rex » annonçant la Féerie des Eaux, il acheta un bouquet de mimosa et deux pâtisseries. Il songea au jour où il en faudrait trois et sourit. Tout à ses pensées, il faillit être accroché par deux jeunes gens, un garçon et une fille, juchés sur une mobylette orange.

Il lui restait à grimper les quinze marches de la rue Notre-Dame de Bonne-Nouvelle pour se retrouver chez lui. Il regarda machinalement vers le métro, ainsi qu'il faisait quelques années auparavant en attendant Muriel. Deux Algériens, le col relevé pour s'abriter du vent, apparurent au même instant. La montre de Roger Thiraud marquait dix-neuf heures vingt-cinq, le mardi 17 octobre 1961.

KAÏRA GUELANINE

Les deux moutons reculèrent, effrayés, lorsque la motocyclette quitta le chemin et vint s'immobiliser au bord du terrain qui leur servait de pâture. Aounit maintenait le ralenti en relançant le moteur de temps à autre. Il porta l'index et le majeur de sa main libre à la bouche, siffla longuement, puis il fit signe au jeune garçon de venir près de lui.

— Il faut que tu rentres tout de suite, papa a besoin de toi à la boutique.

— Et mes moutons ?

19

homme portait sur l'épaule un mouton écorché. Du pied, il ouvrit la porte où figuraient, tracées à la craie, les lettres majuscules du mot « BOUCHERIE ». La fenêtre de la maison faisait office de comptoir ; deux clients attendaient dans la rue, que le commerçant les serve. A côté, des hommes s'affairaient à colmater le toit d'une masure en clouant, aux jointures des planches, des bandes de caoutchouc prélevées sur des pneus usagés.

Aounit entra dans la boutique en poussant sa Flandria, traversa la pièce et déboucha dans la cour intérieure. Cela faisait cinq ans que son père avait acheté, pour 300 000 anciens francs, la baraque 247 à une famille de Gèmar qui retournait au pays. A cette époque, en 1956, ils ne disposaient que de trois pièces et de la cour. La boutique, la chambre des parents où dormaient également les plus jeunes enfants et la chambre qu'il partageait avec son frère et Kaïra. Par la suite, son père et lui avaient bâti deux autres pièces ce qui permettait à sa sœur aînée d'être plus indépendante.

Kaïra l'attendait dans la cour. Elle ne ressemblait pas aux autres jeunes femmes du bidonville. A vingt-cinq ans, toutes ses amies étaient mariées depuis des années et traînaient derrière elles une armée de marmots. Cette cour, ou une autre toute semblable, constituait leur seul univers avec le Prisunic de Nanterre. Un horizon de terrains vagues coïncé entre les usines et la Seine, à dix minutes d'autobus des Champs Elysées ! Kaïra connaissait des femmes dont le dernier pas en dehors du bidonville remontait à deux, voire trois ans.

Sa mère était ainsi. Le jour de sa mort, Kaïra s'était juré de ne pas être une simple hypothèse de femme. Elle s'occupait de ses frères et sœurs, de

21

tout ce que nécessite la vie quotidienne de six personnes. Les achats, la cuisine, le contrôle des leçons, le ménage, l'entretien des vêtements, l'approvisionnement en bois, en charbon ; et par dessus tout, de la corvée d'eau. Ces seaux qu'il fallait remplir hiver comme été à la fontaine de la place, entreposer dans la cour pour la cuisine, la lessive, la toilette, la boutique...

Elle se tenait à son serment et, en contrepartie de cette soumission acceptée au bonheur des siens, elle se libérait, insensiblement, du fardeau des traditions. Cette lente évolution était marquée, aux yeux du voisinage par de soudaines audaces inimaginables de la part d'une « véritable femme algérienne ».

Kaïra se souvenait du premier matin où, tremblante, elle avait osé sortir en pantalon. Pas un « blue jean » comme en portaient ses frères mais un tergal, ample, qui masquait ses formes aussi bien qu'une robe. Personne ne s'était permis de réflexion à voix haute sur son passage, à peine quelques sourires vite effacés par son regard fixe. Elle ne ménageait pas sa fierté ; elle aurait préféré mourir plutôt que d'avouer s'être entraînée des semaines entières à la maison, avant d'affronter le jugement des autres.

Elle s'avança vers son frère, un verre à la main.

— Tiens bois, c'est de l'orangeade. Alors, tu te décides à venir avec nous ?

— Je me tiens à ce que je t'ai dit. Je veux bien t'accompagner jusqu'à ton rendez-vous et je file au « Club » le plus vite possible. Ce soir il y a « Les Chats Sauvages » qui passent dans l'émission d'Albert Reïssner. Ce qui est sûr, c'est que je louperai le début.

— Si ça t'embête de m'emmener, je prendrai le

« Vitho » du garde-manger grillagé suspendu au mur.

— Tu diras au père que tout est prêt.

Elle quitta la maison et dans la rue, salua les clients de son père. Elle se dirigea vers les maisons de la Compagnie des Eaux. C'est là que logeaient les premiers habitants du bidonville. La Compagnie, on ne sait pour quelle obscure raison, avait laissé ce terrain en friche en abandonnant à leur sort quatre pavillons rudimentaires, des sortes de grosses boîtes rectangulaires en brique rouge. Plusieurs familles s'y étaient installées, avaient agrandi leurs logements en édifiant un étage au moyen de tôles et de planches. Au fil des mois et des années d'autres familles les avaient rejointes et, aujourd'hui, les pavillons formaient le centre et le point culminant d'une agglomération de huttes, de gourbis où vivaient cinq mille personnes : le bidonville des Prés.

Avant de monter à l'étage, Kaïra frotta une allumette et éclaira les marches disjointes. Trois femmes et un homme l'attendaient dans une pièce sommairement meublée. Ils se levèrent à son entrée, portèrent chacun leur tour la main au cœur et au front après l'avoir saluée.

— Nous disposons de peu de temps, alors écoutez bien. Notre objectif c'est en premier lieu, le pont de Neuilly. Vous avez rendez-vous à huit heures moins cinq avec ceux de Bezons, Sartrouville et Puteaux sur le quai De Dion Bouton, en face des Jardins Lebaudy. Les gens de Colombes, Courbevoie et Asnières seront de l'autre côté du pont, sur le quai Paul Doumer, à la hauteur de l'Île de la Grande Jatte. Pour vous rendre à Neuilly, vous devez passer par Puteaux en évitant les principaux axes. Surtout faites attention à ne

bus et le métro.

Aounit passa ses bras autour des épaules de Kaïra, l'embrassa doucement sur la joue.

— Tu es drôlement susceptible dès qu'on parle de ton amoureux...

Elle se dégagea vivement de l'étreinte et se réfugia dans la cuisine.

— Pense ce qu'il te plaît ! Pour être à Paris à sept heures et demie avec les transports en commun il faudrait partir tout de suite. Je dois encore rencontrer les gens des autres quartiers de Nanterre. Sans même parler de ça, le couscous n'est pas prêt ; ce n'est pas toi qui t'occuperas de donner à manger aux petits.

— Oublie ce que j'ai dit, je voulais simplement te taquiner. A quelle heure ça doit se terminer ?

— Je ne sais pas, dix ou onze heures, mais ne t'inquiète pas, Saïd et Lounès me ramèneront à la maison. Ils se sont mis d'accord avec un de leurs amis qui habite rue de la Garenne, près des ateliers de Simca. Demain matin ils descendront à la Porte Maillot, ils prendront le P.C. jusqu'à la Villette. Lounès a laissé sa voiture tout près de là.

— Ce serait plus simple que vous alliez tous ensemble, cette nuit, reprendre la voiture. Ça leur éviterait de déranger le gars de la Garenne.

— Tu as peut-être raison mais nous avons des consignes. Nous serons beaucoup plus en sécurité dans le métro que dans une voiture après la surprise qu'on leur prépare !

Tout en parlant Kaïra malaxait le couscous et cassait entre ses doigts les grumeaux de semoule. A l'aide d'une cuillère elle déposa quelques œufs dans une casserole d'eau bouillante, puis mit la table pour les enfants. Elle sortit trois yaourts

pas approcher du Mont Valérien, c'est plein de flics. A mon avis l'itinéraire le plus sûr c'est la rue Carnot et les Bas-Rogers, vers l'ancien cimetière. Arrivés là, vous attendez sans bruit qu'il soit huit heures moins cinq et vous grimpez sur le pont de Neuilly. Kémal et ses hommes seront sur place, ils vous indiqueront ce qui a été décidé.

Elle se leva, mais l'homme la retint par la manche de son tricot.

— Kaïra, tu peux nous le dire, maintenant ça n'a plus d'importance. Alors, on descend où ? Sur les Champs-Élysées ?

— Qui sait ? Nous allons peut-être débaptiser la place de l'Etoile et l'appeler place du Croissant et de l'Etoile !

Aounit patientait au bout de la rue. Elle parvint à sa hauteur en courant du bout des pieds sans toujours réussir à éviter les flaques d'eau et de boue. Elle serra un foulard sur ses cheveux, s'installa sur la mobylette derrière son frère et s'accrocha à sa taille. Ils traversèrent les rues de Nanterre vidées par la pluie. Au passage, elle reconnut l'usine de sable avec son tapis élévateur et bien après les jardins ouvriers, le château d'eau juché sur ses quatre pieds de béton. Trois jours auparavant, une équipe venue de la cité de transit avait osé, en plein jour, escalader l'édifice pour ajouter aux trois lettres peintes en blanc O.A.S. le I et le S qui faisaient de la réserve d'eau une OASIS. Ils entrèrent dans Paris par le pont de Puteaux et rattrapèrent l'avenue Foch à travers le Parc de Bagatelle et le Bois de Boulogne. Aounit passait ses journées à sillonner la ville pour une petite entreprise de livraison ; il contourna en se dirigeant avec sûreté les carrefours les plus encombrés en début de soirée. Plus sa sœur le

suppliait d'être prudent, plus il poussait le moteur. Il franchit à l'orange le dernier feu du boulevard Bonne Nouvelle et manqua de renverser un piéton distrait qui s'avavançait sur le passage clouté, les bras encombrés de fleurs et d'une boîte de gâteaux. Kaïra poussa un cri.

— Arrête-toi Aounit, nous sommes arrivés. Saïd m'attend à la sortie du métro devant la boutique d'un photographe. Viens avec moi, au moins pour lui dire bonjour.

Aounit attachait sa mobylette à un poteau d'interdiction de stationner ; ils remontèrent le boulevard sur quelques dizaines de mètres. Il n'y avait encore personne devant le studio « Muguet », mais ils durent ralentir le pas car devant eux, marchait l'homme qu'ils avaient failli écraser. Heureusement, il s'engagea dans une rue qui butait à droite, contre des escaliers. Au même moment, Kaïra distingua le visage de Saïd qui émergeait de la bouche de métro. Son cœur s'emballa ; malgré le froid, elle sentit ses joues la brûler. Elle respira profondément par le nez pour ne pas s'élançer vers lui.

À la devanture de la bijouterie qui faisait l'angle de la rue Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, une imposante horloge munie d'un balancier de cuivre marquait dix-neuf heures vingt-cinq. Le dix-sept octobre 1961.

CHAPITRE II

À cet instant précis, un coup de sifflet strident couvrit le bruit de la circulation et la rumeur confuse qui s'élevait de la foule massée sur les trottoirs.

Des centaines de musulmans disséminés dans les cafés, devant les étalages des magasins, dans les rues adjacentes au boulevard, répondirent au signal et envahirent la chaussée. En quelques minutes, la manifestation s'organisa. Des pancartes hâtivement confectionnées sortirent de sous les manteaux, plus loin on déroulait une banderole : « Non au couvre-feu. » Un groupe de femmes algériennes revêtues de leurs habits traditionnels se porta en tête, lançant les cris perçants que les Français connaissent sous le nom de « you-you ». Sans cesser de crier, elles agitaient leurs foulards à fils dorés au-dessus de leurs cheveux. D'autres manifestants qui attendaient dans les couloirs du métro rejoignaient les premiers. C'était maintenant plus d'un millier d'Algériens qui bloquaient le carrefour « Bonne-Nouvelle ».

Le patron du « Madeleine-Bastille » avait l'expérience des soirées de trouble. La vitrine d'angle de sa brasserie s'était effondrée en deux occa-

27

sions. Une première fois en 1956 lors de l'attaque du journal *l'Humanité*, en protestation contre l'intervention soviétique en Hongrie. La seconde fois en mai 1958, au cours d'une démonstration de force gaulliste ou anti-gaulliste ; il ne se rappelait plus exactement. Avec l'aide des barmans et d'une dizaine d'habitues, il rentra chaises et tables puis commença à coller de larges bandes de papier gommé à l'intérieur des vitres, une technique utilisée lors des bombardements et qui avait prouvé son efficacité. En face, le journal, mieux équipé, abaissait un rideau de fer sur sa façade.

Roger Thiraud redescendit les marches de la ruelle, intrigué par les clameurs. Il vit passer de nombreux musulmans et distingua nettement le slogan repris à pleine voix à trois mètres de lui. « Algérie algérienne. »

Ainsi, ils avaient osé ! La guerre qui pour la grande majorité des Français avait la seule réalité d'une suite de communiqués, tour à tour euphoriques ou creux, cette guerre prenait corps au centre de Paris. Le concierge de l'immeuble s'avança, interrompu en plein repas. Il tenait une serviette de table à la main.

— C'est un comble ! Ils se croient à Alger... J'espère que l'armée va rattrapper pour me virer tous ces fellouzes.

— Ils n'ont pas l'air aussi terrible que cela. Il y a même des femmes et des enfants.

— On voit bien que vous ne regardez pas les informations, monsieur le Professeur. Leurs méthodes, c'est le pillage et les massacres. Leurs mousmées et leurs gosses, ils s'en servent pour poser les bombes. Alors, si vous voulez mon avis, pas de quartier.

Roger Thiraud s'éloigna, mal à l'aise. Saïd et

ses amis se trouvaient devant le Rex. La file d'attente pour « Les canons de Navarone » s'était désagrégée. Aounit s'affairait à ouvrir la chaîne antivol de sa Flandria. Cinq cents mètres plus bas, à mi-chemin de l'Opéra, le capitaine Hernaude de la Troisième Compagnie de C.R.S. reçut l'ordre de disperser la manifestation qui se formait à « Bonne-Nouvelle ». Les Deuxième et Quatrième Compagnies devaient, quant à elles, renforcer la Brigade de Gendarmes Mobiles déployée aux alentours du pont de Neuilly où on signalait d'importantes concentrations de « Français musulmans ». D'autres détachements de gardiens de la paix faisaient route vers Stalingrad, Gare de l'Est et Saint-Michel. La radio du car de liaison ne cessait de rappeler les consignes. « *Brissez le mouvement, n'hésitez pas à vous servir de vos armes si la situation l'exige. Chaque homme est fondé à juger, en cas d'engagement physique, du moyen de riposte approprié.* »

Le capitaine pressait ses hommes de s'installer dans les Berliet bleu nuit.

— N'oubliez pas d'ajuster vos lunettes. Nous commencerons par les grenades, mais avec ce vent, il y a des chances qu'on en prenne plein la gueule nous aussi.

La camionnette-arsenal était vide. Le règlement prévoyait qu'un quart seulement des hommes de la Compagnie disposerait de leurs armes au début d'un engagement. Il était temporairement suspendu. On avait même distribué les quatre fusils lance-grenades et les huit fusils mitrailleurs.

Le capitaine Hernaude donna le signal du départ ; la colonne remonta plein phares et aver-tisseurs bloqués le boulevard Montmartre et le boulevard Poissonnière, sans se soucier des sens

interdits. Les camions firent halte au croisement de la rue du Sentier. Les C.R.S. se groupèrent sous l'enseigne des Assurances de Zurich, tandis qu'une dizaine d'entre eux faisaient évacuer les voitures qui les séparaient des manifestants. Quand ce fut terminé, les Berliet formèrent une barricade qui obstruait totalement la chaussée. Pendant ce temps d'autres policiers s'installaient derrière les automobiles en stationnement. De cet abri improvisé, ils lancèrent les premières grenades lacrymogènes. Mais une rafale de vent rabattit les gaz contre les façades, les dispersant. Le capitaine commanda l'arrêt des tirs ; il rassembla ses troupes devant les phares des camions. Les manifestants saluaient en riant l'échec de l'offensive policière, mais certains s'inquiétaient de voir cette masse de soldats, recouverte jusqu'à hauteur des genoux de cuir noir luisant, ces casques sombres séparés par une arête de métal brillant, cette absence de visage derrière les hublots des lunettes de motocyclistes. La lumière aveuglante des phares ne permettait pas de distinguer leurs armes. Bien entendu, ils avaient ces longues matraques de bois, grosses comme des manches de pioche et longues comme des balais, les bidules, et d'autres armes de poing, très courtes, pleines de reflets.

Soudain, l'énorme silhouette se mit en mouvement, accompagnée d'un long cri. Doucement d'abord et gagnant de la vitesse à chaque enjambée. Il semblait que rien ne puisse l'arrêter dans son élan ; le martèlement des bottes sur les pavés renforçait ce sentiment de fatalité. Les C.R.S. qui composaient la première ligne paraissaient gigantesques, gonflés par les gilets pare-balles glissés sous leurs manteaux de cuir. Les Algériens ne

réagissaient pas, comme cloués sur place par la stupeur. On sentait un réel flottement dans leurs rangs ; il était déjà trop tard pour organiser la défense. Cette idée s'imposa à tous en un éclair. La foule reflua d'un bloc vers le Rex où se produisit le choc. Les crosses s'abattirent sur les têtes nues, mal protégées par les bras et les mains. Un policier jeta une femme à terre en la rouant de coups de galoche ; il lui assena une volée de gifles et s'éloigna. Un autre frappait de toutes ses forces le ventre d'un jeune garçon avec son bidule, si fort que le bois se rompit. Il continuait en se servant du morceau le plus acéré. Sa victime tendait les mains pour se protéger, essayant d'attraper le manche de bois. Il ne parvint bientôt plus à commander ses doigts brisés.

Des détonations claquèrent devant la piscine Neptuna où stationnait un car. A l'intérieur, trois agents visaient soigneusement les fuyards et ne rataient aucune cible. Une Ariane rouge et crème garée à moins de vingt mètres, derrière laquelle s'abritaient de nombreux musulmans, était criblée d'impacts. Des gens couraient en tous sens en hurlant. Dans la panique ils butaient contre les corps tombés aux terrasses des cafés parmi les tables renversées, les verres brisés, les vêtements maculés de sang.

Kaïra et Saïd étaient là, pris sous le feu. Aounit gisait sur le trottoir, de l'autre côté, près de sa mobylette. Mort ou blessé. Les rafales s'espacèrent : ce fut le silence troublé par les râles des agonisants. Un simple répit ! Les C.R.S. reformèrent leurs rangs et repartirent à l'assaut. Un mouvement de foule désordonné propulsa Kaïra en première ligne, face à une sorte de robot écumant qui leva sa matraque. Une peur atroce et

absolue l'immobilisa, bloqua son souffle ; elle eut conscience que son sang se retirait d'un coup de son visage. Malgré le froid, sa peau hérissée se couvrit de transpiration. Elle ne pouvait quitter des yeux cet être effroyable qui allait la tuer. La main s'abattit brusquement mais Saïd, au prix d'un effort terrible se porta devant elle, la protégeant de son corps. La brutalité du choc les renversa tous deux. Le policier n'en continuait pas moins de frapper Saïd. Il finit par se lasser. Kaïra craignait de faire le moindre geste pouvant laisser croire à leur agresseur qu'elle vivait encore. Saïd, au-dessus, faisait de même, pensait-elle, jusqu'à l'instant où elle identifia le liquide poisseux et âcre qui s'étalait sur son manteau. Sa peur était douce en comparaison de l'immense douleur qui s'empara des moindres atomes de son être. Elle releva le cadavre de son ami en hurlant.

— Assassins ! Assassins !

Deux policiers s'emparèrent d'elle, la dirigèrent vers un des autobus de la R.A.T.P. réquisitionnés pour assurer le transfert des manifestants appréhendés, vers le Palais des Sports et le Parc des Expositions de la Porte de Versailles.

Seul Lounès était indemne, il tentait de disperser la foule dans les petites rues qui jalonnent les boulevards. De nombreux passants prêtaient main-forte aux C.R.S. et leur désignaient les porches, les recoins où se cachaient des hommes, des femmes rendus stupides par l'horreur.

Il était près de huit heures. Sur les quais situés en contrebas du pont de Neuilly, deux immenses colonnes formées par les habitants des bidonvilles de Nanterre, Argenteuil, Bezons, Courbevoie, se mirent en mouvement. Des responsables du F.L.N. les encadraient et canalisèrent les groupes

qui ne cessaient de se joindre à eux. Ils étaient au moins six mille ; les quatre voies du pont ne semblaient pas assez larges pour assurer l'écoulement du cortège. Ils dépassèrent la pointe de l'Île de Puteaux, sous leurs pieds, et pénétrèrent dans Neuilly. Pas un ne portait d'arme, le moindre couteau, la plus petite pierre dans la poche. Kémal et ses hommes contrôlaient les individus suspects ; ils avaient expulsé une demi-douzaine de gars qui rêvaient d'en découdre. Le but de la démonstration était clair : obtenir la levée du couvre-feu imposé depuis une semaine aux seuls Français musulmans et du même coup prouver la représentativité du F.L.N. en métropole.

La voie était libre ; ils purent distinguer, au loin, l'Arc de Triomphe illuminé à l'occasion de la visite officielle du Shah d'Iran et de Farah Diba. Comme à leur habitude, les femmes prirent la tête. On voyait même des landaus entourés d'enfants. Qui pouvait se douter que trois cents mètres plus bas, masqués par la nuit, les attendait une escouade de Gendarmes Mobiles épaulée par une centaine de Harkis. A cinquante mètres, sans sommations, les mitraillettes lâchèrent leur pluie de balles. Omar, un jeune garçon de quinze ans, tomba le premier. La fusillade se poursuivit trois quarts d'heure.

*

Roger Thiraud était fasciné, horrifié à la fois par ce qui se déroulait devant lui. Son attention restait accaparée par les corps inertes des manifestants. Un cadavre surtout, dont la tête éclatée, terrible, barrée d'une bouche d'ombre mortelle, laissait s'échapper des filets de sang pareils à des

serpents liquides. En face, sur l'autre trottoir, les premiers invités du Théâtre du Gymnase se faufilaient en direction des portes vitrées que défendait une quinzaine de membres du personnel. Le directeur de la salle maudissait le sort qui entachait la soirée inaugurale de « ADIEU PRUDENCE » de Leslie Stevens adaptée par Barillet et Grédy. Jusqu'à maintenant on avait pu cacher à Sophie Desmarets les événements qui ensanglantaient la rue, afin de ménager ses nerfs, mais les « amis » qui réclamaient la loge de la comédienne ne manqueraient pas de réduire ces efforts à néant.

— Ils l'ont bien cherché, lui dit un passant. Roger Thiraud le fixa.

— Mais ils ont besoin d'être soignés, il faudrait les transporter à l'hôpital. Ils vont tous mourir !

— Si vous croyez qu'ils ont pitié des nôtres, lâbas. Et d'abord ce sont eux qui ont tiré les premiers.

— Non, ne dites pas ça. Je suis ici depuis le début, je rentrais chez moi... Ils couraient comme des lapins, les mains nues, ils cherchaient à se cacher, se protéger quand la police a ouvert le feu. L'homme s'éloigna en l'insultant.

Le directeur du théâtre descendit les marches du perron et interpella un gradé.

— Venez vite, il y en a au moins cinquante qui sont entrés dans la partie technique et dans les coulisses. Notre première débute dans dix minutes, il faut que vous interveniez.

L'officier constitua un détachement qu'il mit en position devant le portail du local des machinistes et, l'arme au poing, fit ouvrir les deux battants. Une vingtaine d'hommes apeurés, les mains sur la nuque sortirent à la lumière des lampadaires.

Derrière eux, dans le couloir, on préparait les coupes pour fêter le succès prévisible de « ADIEU PRUDENCE ».

Roger Thiraud fut à deux doigts d'intervenir mais il n'en trouva pas le courage. Il assista, impuissant, au tabassage en règle d'un automobiliste bloqué rue du Faubourg-Poissonnière qui portait secours à un blessé, essayant de le dissimuler à l'arrière de son véhicule.

De l'autre côté, vers l'immeuble en rotonde des P.T.T., au coin de la rue Mazagran, on rassemblait les prisonniers. De nombreux autobus étaient arrivés et se chargeaient de centaines d'Algériens hagards qui tentaient, sans succès, d'éviter les coups de matraque distribués par les C.R.S. placés en file devant les plates-formes. Il avait suffi de quelques dizaines de minutes à la R.A.T.P. pour interrompre le service et affecter ses véhicules au regroupement des manifestants. Un machiniste lisait le « Parisien » en attendant l'ordre de départ. Roger Thiraud compta instinctivement le nombre de bus bondés qui passaient devant ses yeux. Douze. Il évalua à plus de mille celui des hommes pressés les uns contre les autres, debouts, blessés.

Un photographe accompagnait les policiers dans les actions les plus dures. A intervalles réguliers, les éclairs du flash révélèrent autant de tableaux sanglants.

Un autre homme observait la scène depuis le début de la manifestation. Il n'avait pas bougé de l'encoignure du café « le Gymnase ». Bien qu'il soit revêtu de l'uniforme des C.R.S., il ne semblait pas être concerné par l'activité de ses collègues et se contentait, tout simplement, de fixer l'endroit précis où se trouvait Robert Thiraud. Il

jugea le moment venu et sortit de l'ombre. Il traversa le boulevard, s'approcha d'un pas mesuré de la rue Notre-Dame de Bonne-Nouvelle ; sans se soucier du froid et de la pluie, il enleva son lourd manteau de cuir qu'il plaça sur son bras gauche. Du même geste il ramena son casque sur son front et s'assura que ses lunettes étaient bien en place. A hauteur de la rue Thorel, il fit une halte puis sortit un Browning de son étui. Il n'avait pas choisi cette arme à la légère. Le modèle 1935 restait le pistolet d'ordonnance le plus répandu au monde ; il faisait encore aujourd'hui la renommée et le succès de la Fabrique Nationale d'Herstal.

Il éjecta le chargeur muni de ses treize cartouches et le réenclencha d'un coup sec contre sa paume. Cette crosse lui était familière ; à vingt mètres de distance il plaçait le contenu du magasin dans une cible de dix centimètres de côté. Il reprit sa marche après avoir placé le Browning dans sa main gauche, sous le manteau de cuir. Ce n'était pas la première fois, mais il ne pouvait s'empêcher de trembler, de serrer les dents. Il lui fallait, par-dessus tout, réprimer cette envie de fuir, de laisser les choses inabouties. Marcher, continuer à avancer, ne plus penser...

Il distinguait maintenant les traits de Roger Thiraud et revit en mémoire le jeu de photos qu'on lui avait confié. Le même front large, les lunettes d'écaillés, jusqu'à cette curieuse chemise aux pointes de col boutonnées.

Comme lors des missions précédentes, tout se décida en un instant, trop vite pour qu'il comprenne pourquoi il venait de se porter à la gauche du professeur. Le moindre de ses mouvements correspondait à ce qu'il fallait faire, inéluctablement, pour remplir la mission. Rien ne pouvait

l'arrêter. C'était comme s'il avait déjà accompli l'irréparable. Sa main droite se dissimula une fraction de seconde sous le cuir et réapparut crispée sur la crosse du pistolet. Roger Thiraud ne prêtait pas attention à lui ; l'homme en profita pour se placer derrière. Brusquement, il lui coïça la tête avec son bras gauche. Le manteau vint se coller sur le visage du professeur qui laissa tomber son bouquet de fleurs et le paquet de gâteaux. Il agrippa désespérément la main de son agresseur pour lui faire lâcher prise. Mais l'homme, méthodiquement, appliqua le canon de l'arme sur la tempe droite de Roger Thiraud, introduisit l'index dans le pontet et appuya sur la détente. Il repoussa le corps en avant, recula. Le professeur s'effondra sur le trottoir, le crâne éclaté.

L'homme rangea son arme, posément, enfila son manteau et disparut par les escaliers de la rue Notre-Dame de Bonne-Nouvelle.

*

Au petit matin il ne restait plus sur les boulevards que des milliers de chaussures, d'objets, de débris divers qui témoignaient de la violence des affrontements. Le silence s'était établi, enfin. Une équipe de secours envoyée par la Préfecture de Police recherchait les blessés et les cadavres. On ne s'embarrassait pas de gestes inutiles, ni de problèmes de conscience, les corps étaient entassés pêle-mêle, sans distinction.

— Hé, par ici, c'est le quinzième de crevé dans le coin. Pas très joli, il a pris une balle en pleine tête ! Bon, vous venez m'aider ?

Ils retournèrent le corps.

— Oh, merde, c'est pas un bicot ! On dirait un Français.

Le chef d'équipe était bien embarrassé par sa découverte ; il décida de se couvrir en prévenant son supérieur.

Le lendemain, mercredi 18 octobre 1961, les journaux titraient sur la grève de la S.N.C.F. et de la R.A.T.P., pour l'augmentation des salaires. Seul *Paris Jour* consacrait l'ensemble de sa « Une » aux événements de la nuit précédente :

« LES ALGÉRIENS MAÎTRES DE PARIS
PENDANT TROIS HEURES »

Vers midi, la Préfecture communiqua son bilan et annonçait 3 morts (dont un européen) 64 blessés et 11 538 arrestations.

CHAPITRE III

A la demande de sa mère, Bernard éteignit le poste de télévision. Le présentateur du journal de treize heures se fondit en un point lumineux et disparut.

— Tu peux te servir de la télécommande, maman, on a pris ce modèle exprès, comme cela tu n'as pas besoin de te lever. Il suffit d'appuyer sur les touches...

Muriel Thiraud se contenta de remuer la tête, elle continua de fixer le téléviseur qui lui renvoyait le reflet assombri de la pièce et de son visage.

Elle ne quittait pratiquement jamais ce fauteuil dans lequel, vingt ans plus tôt, elle avait appris la mort de son mari. Seul l'enfant qui distendait son ventre lui avait interdit alors, de se laisser mourir. Dès que Bernard vint au monde, elle s'en désintéressa et vécut en recluse, dans les trois pièces de la rue Notre-Dame de Bonne-Nouvelle. Elle ne s'approchait jamais de la fenêtre pour ne pas apercevoir, trois étages plus bas, les marches de l'escalier où, un matin d'octobre 1961, on ramassa le corps de son mari.

Bernard Thiraud fut élevé par ses grands-parents ; adolescent il se consacra tout naturelle-

39

ment à l'étude de l'Histoire. Au cours d'une conférence sur « Les peurs de l'Occident », il avait rencontré Claudine Chenet ; elle commençait, à cette époque, une thèse dont le sujet, « La Zone de Paris en 1930 », fut le prétexte à de multiples promenades.

— Tu sais très bien qu'elle ne s'habitue pas à ces gadgets, Bernard. Il est temps de partir, si nous attendons une heure de plus, l'autoroute sera bouchée. Je ne supporte pas de rouler au pas pendant des kilomètres...

Bernard s'approcha de sa mère et l'embrassa.

— Nous serons de retour dans un mois. Au plus tard début septembre. J'ai laissé notre adresse et notre téléphone au Maroc chez la concierge. S'il y a un problème, n'hésite pas à nous appeler ; enfin, pas avant une semaine. Nous devons nous arrêter un jour ou deux à Toulouse et, ensuite il faut traverser l'Espagne.

Claudine serra la main de sa future belle-mère. Ils sortirent de l'appartement sans que Muriel Thiraud n'esquisse le moindre geste. Dans l'escalier Claudine ne put s'empêcher de dire.

— Je ne m'y ferais jamais ! J'ai l'impression de m'adresser à un fantôme.

Pour toute réponse, Bernard lui passa le bras autour du cou. La voiture, une Volkswagen au bleu délavé, était garée plus haut, vers la rue Saint-Denis. Claudine s'installa au volant et traversa Paris vers la porte de Saint-Cloud. Elle se glissa dans le flot des vacanciers. Après le tunnel, elle ouvrit le toit et mit la radio.

Quelques ralentissements se produisirent jusqu'à la sortie de Monthléry, provoqués la plupart du temps, par des caravaniers ou des poids lourds. Claudine conduisait à vive allure en occupant la

voie de gauche. Ils firent une halte à Pons, « la cité du biscuit » vers sept heures, puis reprirent la route en direction de Bordeaux. Ils passèrent la nuit à l'Hôtel de la Presse, porte Dijeaux, non loin de la Garonne.

Le lendemain, ils durent s'arrêter entre Damazan et Lavardac sur la A 61 : à chaque coup de frein, la Coccinelle plongeait sur la droite, vers le bas-côté. Bernard essaya de plaisanter.

— C'est normal, les voitures allemandes, ça déporte toujours !

Il ne s'agissait que d'un réglage et ils arrivèrent en vue de Toulouse à l'heure du déjeuner qu'ils prirent chez « Vanel » : cassolette d'escargots aux noix, civet de coq au vin de Cahors.

— Cela nous fera un souvenir et nous aidera à supporter la cuisine marocaine.

— Pas d'impérialisme culinaire, Bernard, tu ne sais pas de quoi tu parles. Je te promets d'agréables surprises à ce sujet.

— J'ai hâte d'y être. Je ne pense pas en avoir pour plus de deux jours, ici. Quelques dossiers à consulter cet après-midi au Capitole et demain toute la journée à la Préfecture.

— Tu ne veux toujours pas me dire ce que tu cherches ?

Il sortit une Gitane du paquet, l'alluma avant de répondre, feignant l'ironie.

— Non, je m'occupe d'histoires dangereuses ; une mystérieuse organisation s'agit dans l'ombre. Laisse-moi te protéger par l'ignorance.

Ils quittèrent le restaurant. Claudine monta dans la voiture et se dirigea vers la place Occitane, à deux pas de l'église Saint-Jérôme. Elle entra dans l'hôtel. Bernard rejoignit la Mairie à travers la vieille ville. Il accéda au Capitole par les

jardins. Les terrasses des cafés étaient bondées ; il renonça à boire un rafraîchissement. Il pénétra dans l'Hôtel de Ville. Dans ce hall, une hôtesse lui indiqua la salle des archives. A dix-sept heures trente, on dû le prévenir de la fermeture des portes.

— Alors, cette enquête aux ramifications internationales ? lui demanda Claudine alors qu'il prenait une douche.

— Je suis sur une piste... cela se confirmera peut-être demain, à la Préfecture. Par contre, j'ai appris une anecdote intéressante. Figure-toi qu'il y a quarante-deux ans, c'est ici, à Toulouse que le Conseil de Guerre de la 17^e région militaire a prononcé la déchéance et la condamnation à mort d'un certain Charles de Gaulle. Le 7 juillet 1940.

— Envoie-le à Lucien Jeunesse, pour le jeu des mille francs...

— C'est malin. Et toi qu'as-tu fait ?

— Je t'ai attendu.

Elle le poussa sur le lit en riant.

Bernard Thiraud se réveilla très tôt. Il arriva à la Préfecture bien avant le fonctionnaire le plus ponctuel. Il patienta au comptoir d'un café de la rue de Metz et sortit dès l'arrivée du concierge.

Il était seul dans la bibliothèque administrative. De temps à autre, un employé passait, les bras chargés de cartons, de registres noirs, ou bien alors de piles de revues. La salle restait ouverte en permanence ; il demanda la permission de téléphoner en entendant les cloches de la Cathédrale toute proche qui sonnaient midi. Le réceptionniste du Mercure décrocha et appela la chambre douze.

— Claudine, cette fois je suis extrêmement sérieux. Je tiens le bon bout. Ne m'attends pas

pour déjeuner. La salle de consultation ferme à six heures, je pense y travailler jusque-là.

— Je suis contente pour toi. Mais ne tarde pas trop.

Ce furent les dernières paroles qu'ils échangèrent. A dix-huit heures dix, Bernard Thiraud descendit les marches de la Préfecture et remonta la rue de Metz en direction de la Place de l'Esquirol. Un homme, assis dans une Renault 30 noire, quitta son volant. Il le prit en filature. Bernard avait hâte de raconter sa découverte à Claudine, il pressait le pas. Il emprunta la rue du Languedoc sur une centaine de mètres, par la droite il contourna l'église Saint-Jérôme. A l'animation des larges avenues commerçantes, succédaient le calme des rues bordées d'hôtels particuliers, souvent délabrés, et les hauts murs des jardins. Pratiquement plus de boutiques, si ce n'étaient des devantures remplies d'objets religieux et d'antiquités. Soudain il n'y eut plus personne, pas une voiture ; Bernard sentit la présence de l'homme qui le suivait. Il se retourna, le vit à deux mètres de lui qui fouillait dans sa poche et en sortait un pistolet. Bernard, intrigué, n'avait pas peur de ce vieil homme d'une soixantaine d'années, essoufflé ; il chercha, autour de lui la raison qui le poussait à exhiber une arme. Avant qu'il ne comprenne, la première balle se ficha dans son épaule et le fit chanceler. Le tireur se rapprocha encore, à le toucher. Il sentait son haleine. Bernard ne trouvait pas la force de lutter, la seconde balle lui traversa le cou. Il s'effondra tandis que son assassin lui vidait les six dernières cartouches du chargeur dans le dos.

L'homme s'enfuit dans le dédale des petites rues de la vieille ville. Les passants alertés par les

coups de feu ne trouvèrent que le cadavre de Bernard Thiraud allongé sur le trottoir.

*

Après six mois passés en Lozère, au commissariat de Marjevols, à la suite des remous provoqués par l'affaire Werbel, j'avais obtenu une mutation à Toulouse dans un poste de quartier, rue Carnot. D'habitude je faisais tourner la boutique en équipe avec le commissaire Matabiau mais celui-ci prioritaire pour le choix des dates de vacances, coulait des jours paisibles sur une plage corse. C'est ce moment précis que les employés des pompes funèbres mirent à profit pour engager l'épreuve de force avec leur employeur. Une grève de croque-morts en pleine vague de chaleur ! Les incidents étaient inévitables et je me retrouvai pris entre deux feux : d'un côté les familles éplorées, de l'autre des grévistes décidés. La mairie de Toulouse ne se mouillait pas et jouait la carte du pourrissement. Au Capitole, on espérait bien recevoir l'appui de l'opinion publique, on se fichait de voir la Police dans le rôle du tampon. Un matin de juillet, des bagarres, opposant parents de défunts et fossoyeurs, éclatèrent au cimetière de Rapas, près des pièces mortuaires où plusieurs dizaines de cercueils attendaient en ordre, de trouver l'abri d'une fosse.

Je disposai mes hommes devant les portes des chambres réfrigérées du Funérarium où les employés, dépassés par le nombre et la vigueur hystérique de leurs assaillants endeuillés, s'étaient réfugiés. A six heures et demie nous étions toujours au milieu des tombes.

Un gréviste me tapa sur l'épaule.

— Je vais essayer de leur parler, d'expliquer les raisons de notre action, Inspecteur, si vous parvenez à les calmer. Leurs morts ne risquent rien, nous assurons le service minimum...

Le gars semblait croire à son discours ; habitué à véhiculer les cadavres, il ne comprenait pas qu'en face de lui, les manifestants, tout éplorés qu'ils soient, n'en étaient pas moins vivants.

— Restez tranquille et si vous avez la clef de ce bâtiment, bouclez à double tour. Qu'est-ce que vous voulez, au juste ? Je peux tenter de les raisonner.

Il n'avait jamais entendu une phrase plus stupéfiante.

— Un flic qui se fait notre porte-parole!!! Vous plaisantez ?

— Ce n'est pas mon genre. Mais je ne pense pas qu'un cimetière soit l'endroit idéal pour les règlements de compte. Ce n'est pas eux et encore moins la police qui arrangeront vos affaires. Alors, ça ne sert à rien de continuer ce cinéma.

— Nous réclamons seulement une prime d'insalubrité, comme les égoutiers. Les vieux, avant, lorsqu'ils exhumaient, pas de problèmes, dans la boîte ils trouvaient dix kilos d'os en poudre. Aujourd'hui on sort les macchabées des années soixante. L'âge d'or du plastique... Je ne vous fais pas de dessin mais les os, je vous jure, on ne les voit plus souvent ! Des trucs comme ça, c'est pas bon pour le carafon. Près de la moitié des gars embauchés se tirent au bout de deux, trois jours. Ils préfèrent crever de faim que gagner cinq mille francs dans ces conditions. Trois cents balles de prime, c'est pas le bout du monde !

Un agent en tenue interrompit notre conversation.

— Inspecteur Cadin, le brigadier Lardenne vous demande à la voiture radio. Il a reçu un appel du commissariat au sujet d'un meurtre dans le quartier Saint-Jérôme.

Le fossoyeur était sincèrement consterné.

— Une famille de plus sur les bras!...

Je traversai le cimetière, la voiture était garée près de la porte du carré des indigents, un espace envahi par les ronces, planté de six ou sept croix de fer chavirées. Sur un monticule de terre fraîchement remuée, un vase de porcelaine blanche et quelques fleurs.

Je poussai le battant... Le brigadier Lardenne, affalé sur le siège avant gauche de la Renault 16 était occupé à percer le secret des 43 252 003 274 489 856 000 combinaisons possibles de son Rubik-Cub.

— Alors, vous y arrivez?

Il se redressa et fourra le jeu dans sa poche.

— Une face et demie, Inspecteur, et je bloque. Mon fils réussit les yeux fermés, ils font des concours dans sa classe, en sixième.

— Très intéressant. Et à part cela?

Il devint aussi rouge que la surface complète du cube.

— Oui, enfin non, des passants ont découvert le corps d'un jeune gars. Tué à coups de revolver ou de pistolet. L'équipe de Bourrassol est sur place, c'est à deux pas de la rue du Languedoc.

— Prenez le volant, on y va. Branchez la sirène sinon, avec tous ces vacanciers nous n'y sommes pas avant la tombée de la nuit.

Le brigadier chef Bourrassol connaissait son métier; les différents services impliqués lors d'une affaire criminelle étaient déjà en pleine action.

— Inspecteur Cadin, je suis heureux de vous

plus ils touchent une prime, ce n'est pas comme les fossoyeurs!

— Vous dites, Inspecteur Cadin?

— Je me comprends. Laissez pour les égoutiers, je m'en charge.

*

Le lendemain matin, à neuf heures, le Directeur des Services Techniques de la ville pénétra dans mon bureau et me rendit un sac plastique contenant une arme.

— Voilà le résultat, Inspecteur, vous n'avez qu'à demander. Un employé communal l'a repêché dans un collecteur de la rue Croix Baragnon. Le courant n'est pas puissant à cet endroit...

— On peut donc supposer que le lieu de la découverte correspond grosso modo à l'endroit choisi par le meurtrier pour jeter son pistolet.

— C'est un pistolet? Je n'ai jamais su la différence entre revolver et un pistolet.

— Élémentaire, ça fonctionne par couple. Pistolet-chargeur et revolver-barillet. Votre gars n'y a pas touché? On leur avait bien expliqué comment procéder.

Je saisis l'arme par le canon, sans la sortir de sa protection et l'examinai.

— Nous avons affaire à un professionnel.

Mon interlocuteur ne dissimula pas son étonnement. Il devait se nourrir de Conan Doyle et de Richard Freeman.

— Comment voyez-vous ça?

Je le lui expliquai au risque de briser l'admiration naissante dont j'étais l'objet.

— Il s'agit d'un « LLAMA ESPECIAL » modèle 11. Un pistolet aussi répandu que notre « Unique

voir. J'ai laissé le corps dans la position initiale; rien n'a été touché pendant votre absence.

— Très bien, Bourrassol. Vos premières constatations?...

— C'est minime. Pas de témoins oculaires. Une dizaine d'habitants ont entendu les détonations. L'un d'eux a vu une silhouette qui s'éloignait vers la rue de Metz, voilà. Enfin, on continue de ratisser. Il a reçu près de dix balles dans le dos, à mon avis du 9 mm parabellum. J'ai ses papiers, sûrement un touriste de passage.

Pour appuyer son affirmation il me tendit un passeport français et un portefeuille en cuir marron. Les pièces d'identité étaient établies au nom de Bernard Thiraud, étudiant; né le 20 décembre 1961 à Paris, domicilié au cinq de la rue Notre-Dame de Bonne-Nouvelle dans le deuxième arrondissement. Une carte d'étudiant délivrée par la Faculté de Jussieu et diverses photos d'une même jeune femme étaient glissées dans les pochettes transparentes du portefeuille. Le soufflet contenait huit mille francs en travellers chèques et une note de chez « Vanel » datée de la veille, pour deux couverts.

— Au moins il n'aura pas regretté son dernier repas. 430 francs à deux! Bourrassol, recherchez donc la personne qui tenait l'autre fourchette. Et passez un coup de fil au Service des Egouts; dites-leur de vérifier les bouches d'évacuation dans un rayon de cent cinquante mètres, on ne sait jamais, le tueur s'est peut-être débarrassé de son arme dans le coin.

— Inspecteur, ce n'est pas si facile. Ils refusent à chaque fois de nous aider, aux égouts...

— Ils se croient au-dessus des lois ceux-là. En

L ». A la limite, on s'en fout qu'il y en ait cinquante au mètre carré, chaque arme a ses caractéristiques et les laboratoires sont équipés pour les faire parler. Ce qui pose problème avec les Llama Especial, c'est qu'ils sont fabriqués par Gabilondo, à Vitoria. Si, en plus vous savez que cette usine est située dans la province de Guipuzcoa, en plein pays basque, vous commencez à vous faire une idée.

— Pas la moindre...

— En 1972 un commando de l'E.T.A. a attaqué un camion rempli de ce type d'arme. Trois cents pistolets ont disparu. On ne connaît pas les filières, mais le milieu français utilise de temps à autre des flingues qui proviennent de ce braquage. Systématiquement nous mettons la main sur l'arme munie de ses numéros de référence. On vérifie sur la liste établie par la Guardia Civil et ça correspond. Pas besoin d'aller plus loin, on tombe en ligne directe sur l'usine de Vitoria! Le labo peut passer directement à la recherche des empreintes, mais on ne se procure pas un pistolet vierge pour y coller ses doigts... Merci tout de même, monsieur le Directeur Technique, ça nous permet d'avancer.

Il me tendit la main avec respect et s'inclina légèrement. Sur le palier je ne résistai pas à l'envie de le déconcerter un peu plus.

— Merci encore et à charge de revanche. Si un crime se présente, dans vos services ou chez vous, n'hésitez pas à faire appel à moi.

Le brigadier Bourrassol lui succéda dans le bureau. Je ne l'avais jamais vu perdre ni son calme ni son sourire. Il n'en était pas de même, paraît-il, quand il travaillait au commissariat du Mirail, la ville nouvelle construite en périphérie de Tou-

louse. On lui reprochait le tabassage en règle de deux jeunes délinquants au « Narval », le café du centre commercial.

— On ne s'est pas foulé pour débusquer la môme. En mangeant chez « Vanel » avant-hier, ils ont demandé l'adresse d'un hôtel au patron. Il les a envoyés au Mercure Saint-Georges, à cent mètres du lieu du crime. On ne lui a rien dit, elle vous attend. Ou alors, on l'amène ici ?

— Non, en route. Dites à Lardenne de s'occuper de la boutique et laissez-lui nos coordonnées.

La direction de l'hôtel se serait dispensée de notre visite ; on me demanda de garer la voiture blanche et noire au fond du parking. On n'hésita pas à mettre un salon particulier à notre disposition, par souci de discrétion.

Claudine Chenet n'avait manifestement pas assez dormi ; deux cernes noirs soulignaient ses yeux. Elle se leva en nous voyant.

— Qu'est-il arrivé à Bernard ? Je veux savoir...

J'aspirai une longue bouffée d'air.

— Il est mort, assassiné. Ça s'est produit hier soir, peu après dix-huit heures, non loin de l'hôtel.

Une lassitude immense s'imprima sur ses traits ; je dus tendre l'oreille pour comprendre ce qu'elle murmurait.

— Mais pourquoi ? Pourquoi ?

— Je suis là pour le découvrir, mademoiselle. A quelle heure vous a-t-il quittée ?

— Très tôt le matin. Je dormais encore ; avant huit heures, probablement. Vérifiez à la réception. Il faisait des recherches à la Préfecture et il m'a téléphoné à midi pour m'avertir qu'il ne rentrerait pas déjeuner.

— Quel type de recherches ?

— Il ne voulait pas me le dire ; il se contentait

50

de plaisanter en me faisant croire qu'il traquait une organisation internationale.

— Il est malheureusement possible que ce ne soit pas une plaisanterie. Avez-vous rencontré des connaissances à Toulouse depuis avant-hier ?

— Non, Inspecteur, personne. Nous nous rendions au Maroc pour les vacances. Nous avons fait un détour à Toulouse, mais c'est la première fois que je mets les pieds ici. Bernard également. La première et la dernière.

— Vous êtes sortie au cours de l'après-midi ou de la soirée d'hier ?

Elle esquissa un sourire désabusé.

— Je me doutais que vous en arriveriez là. La réponse est non. J'ai déjeuné au restaurant de l'hôtel, voyez les serveurs, crudités, tournedos, fraises à la crème. Ensuite j'ai lu sur le balcon, au soleil.

— Et vous ne vous êtes pas inquiétée de sa disparition ! Votre ami doit rentrer à six heures du soir et le lendemain matin, à huit heures et demie mes hommes vous trouvent occupée à manger des croissants, la mine à peine défaite. J'ai toutes les raisons de m'étonner, mademoiselle Chenet, il s'agit d'un crime.

Elle porta les mains à son front et éclata en sanglots.

— Ça lui arrivait parfois de ne pas revenir de la nuit. A Paris...

— Vous viviez ensemble ?

— Oui, nous vivions, c'est le terme qui convient. Depuis six mois Bernard habitait chez moi. Certains soirs de déprime il disparaissait et rentrait au petit matin, sans explications. Sa mère en est responsable, enfin je veux dire, de ce manque de confiance en lui. Lorsqu'il est né, son

51

père venait de mourir dans des circonstances dramatiques. Je n'en sais pas plus, sinon que cette disparition a sérieusement affecté la mère de Bernard. Elle ne sort jamais de son appartement et j'ai dû l'entendre prononcer trois phrases, au total, au cours d'une dizaine de visites.

— Très bien. Nous allons emmener les affaires personnelles de votre ami. Le brigadier Bourrasol vous signera un reçu. Bien sûr, vous devez demeurer à Toulouse pendant quelques jours, pour les besoins de l'enquête. Le plus pénible reste à accomplir. Il faut m'accompagner à la morgue, pour reconnaître le corps, avant l'autopsie.

*

Pendant notre absence, un témoin s'était présenté. Lardenne le fit patienter dans le couloir, devant la porte vitrée de mon bureau. Il s'agissait d'un homme de trente-cinq ou quarante ans, habillé d'un pantalon de cuir, d'une veste à carreaux multicolores et chaussé de superbes bottes mexicaines. Le parfait zozo !

Je balançai à Lardenne, les dents serrées.

— Bravo, c'est carnaval. Je souhaite pour vous qu'il ne me fasse pas perdre mon temps.

Avant de pousser la porte j'observai mon rocker vieillissant : il avait tiré un peigne de sa poche et le glissait dans ses cheveux en aplatissant de la main. Avec la paume il vrilla la mèche sur son front. Je le priai de s'asseoir.

— Alors, vous avez des révélations à faire au sujet du meurtre de ce jeune parisien.

Il leva les bras, tordit le cou et d'une voix haut perchée parvint à articuler.

52

— Pas si vite, comme vous y allez. J'ai remarqué ce garçon l'autre soir lorsqu'il sortait de la Préfecture. Mon quartier général est situé en face, au bar « chez Verdier ». C'est le seul coin où on peut jouer au Pachinko.

Lardenne ne se doutait pas encore de ce qui l'attendait quand j'en aurais fini avec ce guignol.

— Je l'ignorais et ça consiste en quoi le Pachinko ?

Il parut heureux de rencontrer un néophyte attentif.

— Une machine à sous d'origine japonaise, un peu comme un flipper. On achète des billes en acier au comptoir et on les enfourne dans l'orifice d'une boîte accrochée au mur. Avec les poignées, on dirige les billes à travers les obstacles. Si on atteint la cible, on gagne d'autres billes...

— Oui, et ensuite ?

Il me regarda sans comprendre...

— Eh bien ensuite, on recommence !

— C'est formidable. Alors retournez jouer aux billes. J'ai autre chose à faire que d'écouter vos histoires.

— Mais monsieur l'Inspecteur, je l'ai réellement vu ce garçon, il n'était pas seul.

Je sursautai.

— Pas seul ! Expliquez-vous.

— Voilà, j'avais fini ma partie et je m'apprêtais à sortir quand le Parisien quitte la préfecture. J'aime bien regarder les beaux gars et on ne peut pas dire que celui-là était désagréable. J'avais l'intention de le suivre quand j'ai remarqué qu'un autre homme le filait. Un mec plein de fric, en tout cas il roulait en Renault 30 TX, une bagnole noire...

53

— Vous avez vu sa voiture. Vous vous souvenez du numéro ?

— Non, uniquement du département, 75. Un Parisien lui aussi. Alors j'ai laissé tomber et je me suis payé une autre séance de pachinko.

— Vous pouvez me décrire votre concurrent, sa stature, ses vêtements...

— Oui, un type de taille moyenne, environ un mètre soixante-cinq, les cheveux gris-blancs, je l'ai vu de dos la majeure partie du temps, mais je lui donne au moins soixante ans. Sinon il était habillé comme un cadre, costume gris, chaussures noires.

J'appelai Lardenne.

— Merci pour ce client, c'est le premier à avoir aperçu le meurtrier. Il se balade dans une Renault 30 TX noire immatriculée à Paris. Il doit suivre Thiraud depuis son départ. Mettez-vous en rapport avec la gendarmerie, la police de la route et tous les postes de péage situés entre la Porte de Saint-Cloud et les Sept Deniers. Vous laissez tout le reste de côté. Il ne doit pas y avoir plus de dix bagnoles de ce genre qui ont emprunté le trajet Paris-Toulouse au cours des deux derniers jours. Epluchez le moindre procès-verbal. De mon côté, je vérifie sur la ville ; on peut rêver !...

Il était à peine onze heures ; j'avais déjà encaissé un interrogatoire, une visite à la morgue et un entretien avec un passionné de Pachinko ! Il me manquait un bon café pour tout digérer et je me dirigeai lentement vers le distributeur automatique. Je poussai mes deux pièces de monnaie d'un coup sec, pour aider au déclenchement du mécanisme. Un gobelet de plastique blanc descendit sur la grille ; un filet d'eau marron, dévié par quelques bulles, le remplit en silence. Un bâton-

Nous leur ferons signe d'ici quelques jours. Je crois bien que nous avons affaire à des plaisantins.

— Comment le savez-vous, Inspecteur ?

— Vous avez bien fait de choisir une affectation dans les bureaux... Matabiau est parti en vacances avant le pont du 14 juillet, je ne vois pas comment il aurait pu signer ces papiers avant-hier. Un petit malin s'amuse avec nos nerfs mais il ne sera pas difficile à débusquer ; pour commencer, dressez donc la liste des employés qui ont accès aux formulaires vierges et aux tampons. Le brigadier Bourrassol effectuera un premier tri et m'enverra les heureux élus.

*

Trois jours plus tard, un seul problème était résolu : la Mairie de Toulouse venait d'accorder deux cent cinquante francs de prime à ses fossoyeurs. La reprise du travail fut votée à l'unanimité. Cela me permit de lever le cordon de sécurité mis en place au cimetière de Rapas et de récupérer quatre hommes.

Près de deux cents Toulousains avaient fait le siège des guichets du commissariat, scandalisés qu'on les soupçonne de terrorisme, sans que je parvienne à détecter l'origine des faux. L'enquête sur le meurtre de Bernard Thiraud marquait le pas. La synthèse du laboratoire de balistique traînait sur un coin du bureau. Un tir de comparaison avait été effectué avec l'arme retrouvée par les Services Municipaux. Le résultat du test du puits d'eau était formel : il s'agissait bien du pistolet dont s'était servi le meurtrier. Douilles et balles étaient absolument identiques. Le labo avait poussé la minutie jusqu'à joindre le cliché, trente

net transparent se ficha dans la boisson et m'avertit de la fin de l'opération. Des cris interrompirent brusquement ma dégustation. Ça venait de la salle d'accueil et le vacarme dépassait de beaucoup le niveau moyen des engueulades avec le public. Je passai derrière les guichets. Le chef du service me harponna aussitôt.

— Nous n'y comprenons rien ; tous ces gens ont été convoqués par le commissaire Matabiau, mais nous ne retrouvons aucune trace de leurs dossiers...

— Vous en avez combien sur les bras ?

— Une trentaine pour le moment, Inspecteur ; il en arrive sans arrêt. Si seulement M. le Commissaire nous avait mis au courant.

— Je vais essayer de régler ça. Passez-moi une de ces convocations.

Il me remit un papier bleu, un formulaire classique, à en-tête du Commissariat, enjoignant le destinataire à se présenter d'urgence. Le motif était normalement souligné : « Mise en place du nouveau fichier informatisé, destiné à la lutte contre le terrorisme. » Le dernier paragraphe expliquait la rapidité avec laquelle tous ces gens avaient répondu : « *Les personnes convoquées sont tenues de comparaître et de déposer. Tout contrevenant est passible d'une peine pouvant atteindre dix jours d'emprisonnement et 360 francs d'amende. (articles 61, 62 et suivants du Code de Procédure Pénale).* »

Le tampon « Commissariat Carnot-Toulouse » masquait à demi la date d'envoi : 28 juillet 1982.

— Relevez l'identité de tous ceux qui se présenteront avec une convocation comme celle-là et dites-leur de rentrer chez eux sans inquiétude.

fois agrandi, des stries relevées sur les balles. Le schéma des trajectoires m'apprit que Thiraud avait reçu deux balles de face et six autres dans le dos alors qu'il était à terre ; les impacts de face étaient réguliers : le laboratoire évaluait la distance de tir entre deux et quatre mètres. Les coups suivants avaient, au contraire, laissé d'importantes traces de combustion et le meurtrier ne devait pas se trouver à plus de cinquante centimètres de la victime.

Le rapport du brigadier Lardenne ne m'éclaira pas davantage. On aurait pu facilement penser que la Renault 30 n'existait pas, si son conducteur n'avait pas eu la mauvaise idée de marquer son passage d'un cadavre.

— Les pompistes, Lardenne, vous les avez interrogés ?

Il leva les bras au ciel et les rabattit en les faisant claquer sur ses cuisses.

— Bien entendu, Inspecteur. Un par un. Ce n'est pas compliqué, une voiture comme ça est munie d'un réservoir de soixante-dix litres... Sur autoroute, on évalue sa consommation à une moyenne de onze litres. En supposant qu'il ait fait le plein au départ, pas de doute, il tombe en panne sèche vers Marmande ou Agen ! En tout cas il s'est obligatoirement arrêté pour prendre de l'essence. Pourtant aucune station-service n'a reçu la visite de cette bagnole. A l'aller comme au retour.

— Et pourquoi pensez-vous qu'il soit reparti de Toulouse ?

— Ça me paraît logique. On dirait l'exécution d'un contrat. Le gars a pour mission de liquider Thiraud ; son boulot effectué il rentre tranquillement à la maison... Tout indique que nous avons affaire à un professionnel, comme la marque du

pistolet. Un Llama Especial tout droit sorti de la série volée en Espagne.

— D'accord pour le flingue, mais il y a une chose qui ne colle pas du tout...

— Laquelle, Inspecteur ?

— L'assassinat tout simplement. Lisez le papier du labo. La scène est facile à reconstituer. Thiraud marche à la rencontre du tueur. Il ne le connaît pas de toute évidence. A trois ou quatre mètres, celui-ci dégaine et lui loge deux balles dans le corps, une dans l'épaule, l'autre dans le cou. Quand Thiraud est à terre il l'achève de six balles dans le dos, à bout portant. Vous connaissez beaucoup de professionnels qui travaillent de cette manière ? Non ! Un gars de métier, un exécuter aurait attendu que la cible soit à un mètre ; en avançant le bras, il lui fourrait le canon sur le cœur ou sur la tempe ça dépend des écoles ! Une balle, deux au maximum. Au lieu de ça notre bonhomme vide son chargeur, au risque d'ameuter tout le quartier et de se faire pincer. Lisez ce passage : seule la seconde balle a provoqué des lésions mortelles en traversant le cou. Aucune des autres n'a atteint d'organe vital. Ces six balles de trop m'inclinent à penser que le meurtrier était directement impliqué ; cela explique son acharnement. Ce n'est pas un professionnel, mais un amateur éclairé. Les plus coriaces. Pour le pincer nous dépenserons plus d'énergie et d'intelligence qu'il n'en faut pour mettre un Rubik-Cub en ordre. Vous ne croyez pas, Lardenne ?

Je ne lui laissai pas le temps de répondre.

— Allez, suivez-moi, nous allons faire un tour au Capitole : Avant de mourir Thiraud a consulté les archives de la Mairie et de la Préfecture. Il se destinait à l'enseignement de l'Histoire ; il est

député et qu'il joue un rôle important à la Chambre. Ils nous ont fait le même cinéma en 1977 avant les municipales, vous devriez vous en souvenir.

— A cette époque, je travaillais dans la région de Strasbourg et je m'intéressais assez peu à la cuisine électorale toulousaine.

— Je l'ignorais. Pardonnez-moi, cette histoire affole tout le monde, on ne parle que de ça dans les couloirs. En 1977 nous avons subi une attaque en règle : faux bulletin municipal diffusé à dix mille exemplaires, conférence de presse bidon, intoxication de la presse nationale. Jusqu'à une manifestation de chômeurs ! Les situationnistes avaient tout simplement annoncé la fin de leurs droits aux ASSEDIC à 1500 chômeurs ; ils leur demandaient de venir déposer un dossier d'aide d'urgence auprès du Maire. A onze heures du matin, la place grouillait de monde et je vous donne en mille ce qu'ils avaient inventé ! Trois camionnettes de chez « Pujol », le traicteur le plus renommé de la ville. On lui avait commandé, au nom du Maire, un lunch de luxe pour deux cents personnes : petits fours, toasts au saumon, au caviar, au foie gras. Je vous laisse imaginer la réaction des chômeurs persuadés d'avoir tout perdu, quand les serveurs de « Pujol » ont voulu traverser leurs rangs avec leurs plateaux remplis d'amuse-gueules.

— Astucieux, en effet. Vous avez mis la main sur ces situationnistes ? On ne se procure pas un fichier de 1500 personnes sans laisser de traces.

Il remua la tête de droite à gauche et quelques gouttes de sueur, refroidies par le trajet, s'écrasèrent sur ma joue en provoquant un frisson de dégoût

probable que ses démarches soient liées à ses études. Enfin, il ne faut rien négliger...

Le parking de la place du marché était bondé. Lardenne trouva une place rue du Taur devant l'enseigne de la « Cave », un cabaret communautaire. La malchance nous accompagnait : Pradis, le maire-adjoint à l'Information, pérorait dans le hall d'accueil du Capitole tandis que nous faisions irruption. Il délaissa ses interlocuteurs et vint à notre rencontre.

— Monsieur l'Inspecteur Cadin, Monsieur le Brigadier ! Quelle coïncidence, je pensais vous appeler...

Il me prit par le bras et m'entraîna derrière un massif de fleurs qui formait paravent.

— ... Ça ne peut pas recommencer, Inspecteur, il est nécessaire de les arrêter immédiatement, sinon ils vont nous traîner dans la boue... Vous aussi ! La presse ne sait rien encore, mais je ne me fais pas d'illusions ! Dès qu'ils sentiront l'odeur de charogne ils se batront pour arracher tout le morceau.

Il suait à grosses gouttes. Des relents de transpiration m'arrivaient aux narines en effluves âcres. Je respirai par saccades pour atténuer l'agression olfactive.

— Mais arrêter qui ? Dites-le moi, à la fin ! Je vous promets de faire mon possible.

— Les situationnistes !

— Qui ?

— Les situationnistes. Une bande organisée qui envoie ces fausses convocations concernant le fichier anti-terroriste. Nous recevons des centaines de coups de téléphone de protestation. Le cabinet du Maire est submergé de demandes d'audience. N'oubliez pas qu'il est également

— Non, jamais. Pourtant cette campagne a dû coûter très cher. Ils ont disparu, sans tirer de profit apparent de la situation. Tout le monde était visé, aussi bien Baudis que Savary. Puis plus rien pendant six ans. Il y a quelques mois nous pensions avoir affaire à eux avec le C.L.O.D.O.

J'ai toujours pensé qu'il valait mieux éviter la fréquentation des édiles locaux, mais les talents de conteur de Prodis me feraient facilement revenir sur ma décision. Il s'interrompit après l'évocation de cette mystérieuse organisation et devança ma question.

— Oui, le Comité de Libération et d'Organisation Des Ordinateurs. Un groupe d'illuminés qui a fichu le feu au centre informatique régional. Ils nous ont obligés à refaire les formulaires de la Taxe d'habitation ! Tout le travail était parti en fumée. Ceux-là sont sous les verrous et on a pu établir que leur action n'avait rien à voir avec celles des situationnistes.

— J'ai tout mis en œuvre pour retrouver ces faussaires ; ils ne courront pas bien longtemps, je vous l'assure. Pour le moment je me retrouve avec une affaire de meurtre sur les bras et vous comprendrez que je m'y consacre en priorité. Il est préférable de laisser des plaisantins en liberté plutôt qu'un assassin.

— Monsieur l'Inspecteur, je ne suis pas de cet avis. Faites patienter votre meurtrier, il ne demande pas mieux, mais empêchez-les de nuire. Ils essaient de nous destabiliser, il y va de la démocratie.

— Je vous le répète, nous nous occupons de ce problème. Apprenez par la même occasion que je fixe les priorités dans mon travail. Si vous n'êtes pas d'accord avec moi, allez faire un tour à la

morgue. Demandez à voir Bernard Thiraud, de ma part !

Je le laissai cloué sur place et je rejoignis le brigadier Lardenne. Direction les archives ! Selon le chef de service, Bernard Thiraud s'intéressait aux documents administratifs concernant les années 1942 et 1943. Il nous désigna une table et nous apporta la totalité des dossiers consultés par la victime. Je passai le contenu d'une boîte en revue : des contrats, des passations de marché, des délibérations, tout un fatras de papiers recouverts de tampons, de dates, de chiffres. Rien d'inquiétant. Si seulement nous avions un axe de recherche ! La journée s'annonçait difficile. Elle le demeura. Je ne trouvai rien de significatif si ce n'est l'état annuel de la taxe sur les chiens pour la région de Toulouse en 1942.

Lardenne exhuma une liasse de documents qui émanaient du Conseil de Guerre condamnant De Gaulle, général de brigade, au peloton d'exécution pour haute trahison. A cinq heures et demie nous quittions le Capitole, découragés, au milieu des employés communaux. Lardenne m'entraîna en direction du « Florida », un bar de la place.

— Ça fait des années que je n'y mets plus les pieds. C'était notre lieu de rendez-vous pendant les années de fac. Je me souviens, on disait partout qu'il fallait se méfier en parlant.

— Ah oui, pour quoi ?

— C'était le troquet le plus fliqué de Toulouse. Une légende, très certainement...

— Allons-y, pour une fois il justifiera sa réputation.

l'annulation des DELibérations de la DELégation spéciale de Lanta, sous prétexte que les membres du Conseil Municipal s'étaient réunis dans l'arrière-salle de l'auberge. Les lettres suivantes où ils expliquaient leur attitude par l'effondrement du toit de la mairie n'y firent rien et le Préfet maintint sa décision. La chemise répertoriée après DELibérations portait une inscription soigneusement calligraphiée, avec ses pleins et ses déliés : DEportation.

La DEportation était traitée de la même manière que les autres tâches de l'administration ; les fonctionnaires semblaient avoir rempli ces formulaires avec un soin identique à celui apporté aux bons de charbon ou à la rentrée scolaire. On manipulait la mort en lieu et place de l'espoir. Sans s'interroger. Epingle sur un carton, un télégramme jauni signé Pierre Laval, daté du 29 septembre 1942 recommandait aux autorités préfectorales de ne pas démembrer les familles juives promises à la déportation et précisait que « *devant l'émotion suscitée par cette mesure barbare, j'ai obtenu de l'armée allemande que les enfants ne soient pas séparés de leurs parents et puissent ainsi les suivre* ».

Une liasse de circulaires revêtues du paraphe A.V. mettait ces directives en œuvre.

Contre la barbarie, direction Buchenwald et Auschwitz !

Je confiai la pile référencée « DERatisation » au brigadier Lardenne et je me replongeai dans les immensités bureaucratiques de la « DESinfection ».

Le lendemain, à la Préfecture, nous étions reçus par M. Lécussan, Directeur des Archives Administratives, un vieux fonctionnaire ridé, affligé d'un pied bot. Il nous précéda dans le dédale des rayonnages. Son corps vacillait à gauche, mais quand sa tête menaçait de heurter les montants de fer, sa prothèse frappait le sol parqueté et il revenait à la verticale. Il accompagnait son déhanchement d'un grognement presque inaudible.

— Après votre communication téléphonique, Inspecteur, j'ai consulté les dossiers que la victime a souhaité étudier. Toute la cote « DE ». Des vieilleries comme il y en a tant ici. J'ai fait déposer l'ensemble des documents dans mon bureau. Vous serez plus à l'aise pour travailler. Je me tiens à votre entière disposition.

Il referma doucement la porte puis s'éloigna dans les couloirs sur son rythme binaire.

— C'est pratique, nous sommes certains qu'il n'écouterà pas à la porte...

Sa plaisanterie le mit en joie : Lardenne saisit la première liasse plein d'entrain.

DEbroussaillage... DEdommagements... DEfense passive...

Les papiers administratifs qui défilaient entre nos mains au cours de cette journée différaient peu des précédents. Ils concernaient cette fois l'ensemble du département de la Haute-Garonne et non la seule ville de Toulouse. Nous étions bientôt incollables sur les problèmes d'assainissement au Muret, à Saint-Gaudens ou sur les doléances des communes de Montastruc et de Lèguevin au sujet de la réfection respective des routes nationales N 88 et N 124. Les hasards du classement faisaient se rencontrer le burlesque et le tragique. Ainsi, une note du Préfet exigeait

CHAPITRE IV

Le portier du Mercure était occupé à caser les valises dans le coffre de la Coccinelle, tandis que Claudine Chenet réglait la note à la réception. Je l'interceptai au passage.

— Bonjour, je tenais à vous saluer avant votre départ.

— Je ne m'attendais pas à tant de politesse de la part de la police toulousaine. Vous faites votre possible mais ça ne parviendra pas à me rendre cette ville sympathique...

— J'en suis désolé... Je suis venu vous confirmer que le corps de Bernard Thiraud sera rapatrié dès lundi. L'autopsie ne nous a pas appris grand-chose.

A l'évocation du travail du médecin-légiste elle ferma les yeux, longuement.

— Excusez-moi, je n'arrive pas à m'y faire... Vous êtes sur une piste ?

— Non, pas vraiment. Nous possédons un signalement assez précis du meurtrier présumé. Actuellement, le brigadier Bourrassol établit la liste de toutes les personnes présentes à la Préfecture le soir du drame. Ensuite nous vérifierons

leur activité, leur situation financière, leurs problèmes affectifs...

— Dans quel but ? En quoi cela peut-il concerner la mort de Bernard ?

— Ecoutez-moi, ce n'est qu'une hypothèse absurde, mais il faut l'envisager : admettons que l'assassin ne possède qu'un signalement approximatif de son objectif et que votre ami corresponde justement à ce signalement...

— Non, c'est impossible ! Cela reviendrait à dire que Bernard est mort pour rien. Une bavure d'un nouveau genre, sans plus !

— Je vous le répète, ce n'est qu'une hypothèse de travail mais il n'est pas dans mon pouvoir de l'écartier. L'assassin et ses commanditaires, dans ce cas de figure, ont dû s'apercevoir de leur erreur ; ils n'auront rien de plus pressé que d'exécuter leur contrat. Mon boulot consiste à les en empêcher. Il m'arrive de courir après des fantômes plus souvent qu'à mon tour... Mais soyez rassurée, je n'abandonne pas pour autant la piste initiale. Il est très probable que le meurtrier a bien rempli sa mission. Ça implique qu'il vous a pris en chasse à Paris ou, qu'ayant appris votre départ et votre destination, il se soit précipité ici.

— Vous semblez bien sûr de vous, Inspecteur.

— Sinon, je ne comprends pas pourquoi un assassin viendrait à Toulouse tuer l'homme qu'il a sous la main à Paris ! Par la suite il a réussi à dénicher votre hôtel et il a filé Bernard le matin où il se rendait à la Préfecture. Il a fait le guet la journée entière, puis il a suivi Bernard à sa sortie. Il a profité du passage dans une rue déserte pour commettre son crime.

— Mais comment a-t-il pu nous localiser aussi rapidement ?

66

de l'hôtel et interrompis son combat avec le Rubik-Cub.

— Passez-moi ma valise. Je ne prends pas le train, M^{lle} Chenet m'a proposé de faire le chemin avec elle. Pour le retour, rien de changé, vous me prenez samedi prochain au train de onze heures.

— D'accord Patron, à moins que vous ne trouviez un autre chauffeur d'ici là !

A la réflexion, c'était bien la première fois qu'il m'appelait Patron.

*

Nous avons laissé l'aéroport de Blagnac sur la gauche. Le compteur de la Volkswagen ne quittait pas le cent trente à l'heure. A ce rythme nous étions sûrs d'arriver à Paris en milieu d'après-midi. Mais à la vue du Restoroute de Saint-André de Cubzac, elle se décida à faire une pause. Ce n'était pas pour me déplaire, et les diapositives verdâtres, vantant les saveurs incomparables des plats servis au bar ne parvinrent pas à me couper l'appétit. Un car de touristes espagnols déversa sa cargaison devant les portes alors que nous nous installions. Je commandai un œuf mayonnaise et un grillados-frites. Claudine se contenta d'un plat de crudités et d'un thé. Mis à part les utilités (la fumée ne vous dérange pas ? Vous n'avez pas trop d'air ?) elle n'avait pas décoché un mot depuis le départ de Toulouse ; j'essayai de renouer le dialogue.

— Quel genre d'études faites-vous ?

La réponse me surprit par sa concision.

— Histoire.

Je m'accordai dix bouchées de réflexion avant d'oser une nouvelle question.

68

— Au premier abord ça semble compliqué. Mais lorsqu'on cherche quelqu'un et qu'on est déterminé à lui mettre la main dessus, on se rend compte que c'est aussi simple que bonjour. Vos parents, vos amis étaient au courant de vos projets. Le meurtrier a passé un coup de fil en se faisant passer pour un proche. Comment croyez-vous que nous procédons ? De la même manière ! Pour votre hôtel, c'est enfantin. Le Syndicat d'initiative édite chaque année un guide des hôtels de Toulouse. Le gars s'est contenté de relever tous les numéros et d'appeler systématiquement avant d'arriver à la lettre « M » de « Mercure Saint-Georges ». A sa demande le réceptionniste s'est fait un plaisir de confirmer le séjour de M. et M^{me} Thiraud. L'hôtel possède 170 chambres, le standard traite une moyenne de 1200 communications journalières : j'ai eu le chiffre à la Direction. Malheureusement personne ne se souvient d'un appel aussi anodin. Pas de miracle !

Le portier du Mercure avait fini de ranger les bagages, il s'approcha de nous. Claudine ne faisait pas attention à lui. Je sortis vingt francs de ma poche et les glissai dans le creux de la main du gars en livrée, qui me remercia par un sourire appuyé et une courbette de première classe. Claudine se rendit compte de la situation et tenta de me rembourser.

— Non, gardez cet argent. D'ailleurs j'ai une proposition à vous faire. Je dois passer quelques jours à Paris pour l'enquête. Si vous acceptiez de me prendre à vos côtés... je vous tiendrais compagnie pour le voyage.

Elle accepta sans prendre le temps de réfléchir. Je rejoignis Lardenne qui stationnait au parking

67

— Quelle période ?

Mes efforts furent récompensés, elle sortit de sa mélancolie.

— La zone parisienne au début du siècle. Plus particulièrement, la population qui s'est installée sur l'emplacement des fortifications de Paris, après leur démolition en 1920. Pour vous situer, c'est approximativement l'emprise actuelle du périphérique.

L'évocation de ses recherches l'avait animée ; je décidai de rester sur le même terrain.

— C'est un drôle de sujet pour une jeune femme comme vous ! J'ai lu quelques bouquins d'Auguste Le Breton ; on s'attendrait plutôt à voir un militaire à la retraite, à la limite un flic, s'intéresser à ce genre d'étude. Bernard aussi était historien. Il était spécialiste de la Seconde Guerre mondiale, je crois ?

Elle reposa sa fourchette et me fixa en esquissant une moue.

— Non, pas du tout. Il préparait une thèse sur « L'enfant au Moyen-Age ». Vos renseignements sont inexacts.

— C'était une simple supposition ! Votre ami a consulté au Capitole et à la Préfecture, des liasses de documents sur la période 1942/1943. J'en ai déduit qu'il profitait de votre passage à Toulouse pour compulser des archives indisponibles à Paris.

Elle demanda deux cafés au serveur et appuya sa tête sur ses paumes en comprimant ses joues. Ses longs ongles vernis et acérés pointaient sous ses yeux. Je me mis à la détailler pour la première fois ; une évidence que j'essayais inconsciemment de contourner s'imposa à moi. Ces quelques moments d'intimité avaient aboli la distance, Claudine n'était plus une simple « cliente ». Je

69

savais qu'elle devait quitter la ville ce matin, le juge d'instruction m'en avait informé et je n'avais rien eu de plus pressé que d'obtenir cet ordre de mission pour Paris... Dans ma courte carrière j'étais déjà tombé deux fois amoureux de témoins ou de victimes. Et dire que certains trouvent que la police manque de cœur ! En Alsace d'abord, où j'avais rencontré Michèle Shelton, l'amie d'un jeune militant écologiste assassiné. A Courvilliers ensuite, une ville dortoir de la banlieue parisienne. Là encore je ne m'étais pas avoué facilement mon intérêt pour Monique Werbel. Il y avait de quoi : quand j'avais fait sa connaissance elle était allongée sur son lit, une balle de neuf millimètres venait de lui transpercer la poitrine. Le plus ringard des psychanalystes réussirait à soutirer dix ans de séances bi-hebdomadaires d'un paumé qui lui annoncerait un tel programme ! Eros et Thanatos, le couple maudit !

Mon regard s'était fait insistant.

— Pourquoi me regardez-vous de cette manière, Inspecteur ? Vous me mettez mal à l'aise, comme si vous doutiez de mon innocence...

— Vous voulez que je sois franc ?

— C'est votre rôle, je crois. Sinon ce serait à désespérer de tout !

— Je suis atteint d'une maladie professionnelle très répandue chez les jeunes flics, surtout lorsqu'ils sont en face d'un témoin aussi joli que vous.

Ses mains quittèrent son visage ; elle fut debout en un éclair.

— Taisez-vous immédiatement, Inspecteur. Je ne vous emmène pas à Paris pour entendre ce type de discours, mais pour faciliter l'enquête. Je n'ai pas le cœur à jouer à la veuve outragée et si j'enterre Bernard cette semaine, sachez que je ne

70

ches demandèrent une heure ; on m'appela au guichet avant de me remettre une fiche brune.

A) Fichier alphabétique : Bernard Thiraud, inconnu.

B) Fichier d'arrondissement : 5 rue Notre-Dame de Bonne-Nouvelle, Paris 2^e. Personnes fichées 1) Alfred Drouet. 2) Jean Valette. 3) Roger Thiraud, 4) Françoise Tissot.

Je remplis un second questionnaire au nom de Roger Thiraud et le remis à l'employé. Il se contenta d'un rapide aller-retour, puis écrivit directement les renseignements devant moi.

A) Fichier alphabétique : Roger Thiraud, professeur d'histoire au lycée Lamartine, né le 17 juillet 1929 à Drancy (Seine). Décédé le 17 octobre 1961 lors des émeutes F.L.N. à Paris. Élément européen probablement lié au mouvement terroriste algérien. »

Le service de l'Etat Civil de la mairie de Paris me confirma qu'il s'agissait bien du père de Bernard Thiraud. Je filai aux Renseignements Généraux. Un collègue avec lequel j'étudiais à la fac de Strasbourg avait pris la direction de la section « Identification ». Coup de chance, il était dans son bureau, plongé dans les rondeurs glacées d'un magazine pour hommes modernes.

— Salut Dalbois ! On ne s'embête pas aux R.G. ! C'est le patron qui vous paye l'abonnement ?

Il sursauta et posa le bouquin grand ouvert à la fille centrale.

— Cadin, quelle surprise ! Je te croyais à Toulouse. Qu'est-ce que tu viens manigancer dans le quartier ?

— Rien de compromettant, rassure-toi. Je travaille sur une affaire de meurtre ; un Parisien qui

72

suis pas prête à repartir pour un nouveau massacre.

Elle prononça la phrase suivante sous le tunnel de Saint-Cloud, cinq cent cinquante kilomètres plus loin.

— Je vous dépose à quel endroit ?

— Au coin de l'avenue de Versailles, il y a une station de taxis.

Elle ne me proposa pas de me rapprocher et fit grincer la première vitesse en quittant le bord du trottoir.

*

Le lendemain, ma première visite me conduisit à l'île de la Cité. Je montrai mon ordre de mission à cinq ou six reprises avant de pouvoir accéder au fichier central. Le dernier huissier satisfait, j'entraai dans la salle du quatrième étage. Tout était gris, le sol, les murs, les étagères. Jusqu'aux employés revêtus de blouses sombres, dont les joues et les cheveux avaient pris la teinte dominante. Une odeur de poussière réchauffée flottait dans l'immense pièce. Une vieille odeur incrustée depuis des années, prisonnière des larges tentures qui recouvraient les fenêtres et de la série de portes à double battant qui menaient aux escaliers.

Une note placardée à l'entrée m'informa que le système de classement reposait sur deux données distinctes : le nom de famille de la personne recherchée et l'adresse à laquelle elle était censée habiter. Je tendis mon questionnaire au préposé. Il m'indiqua une chaise libre d'un mouvement de tête. Je m'assis à côté d'un fonctionnaire de police abattu par l'ingratitude de sa tâche. Les recher-

71

est venu se faire descendre à deux pas de mon commissariat. Ça me vaut huit jours à Paris aux frais de la princesse. Et toi, ça marche ?

Il agita la main comme pour imiter le roulis d'un bateau.

— Moyen... On épure les fichiers. Il faut refileur tout ce qui touche de près ou de loin au terrorisme au nouveau service qu'ils ont créé, au Ministère. Depuis deux mois je ne fais que ça. Finies les enquêtes de terrain, ils m'ont transformé en employé de bureau !

Il se leva et déplia sa longue silhouette. Le manque d'entraînement était visible de profil : un bourrelet de graisse ceinturait sa taille et tendait le tissu de sa chemisette d'été. Il avait toujours ce teint jaune des gens qui ne supportent pas l'alcool mais ne parviennent pas à s'en passer. En cinq ans, il avait perdu la majeure partie de ses cheveux ; la calvitie butait sur une mince bande qui prenait naissance au-dessus de chaque oreille pour s'élargir sur la nuque. Il avait gardé le goût des vêtements nets, bien que la modicité de son traitement le conduisit à fidéliser ses achats aux « Trois Suisses », plutôt que chez Cardin.

— Si ce n'est pas pour le boulot, tu viens me rendre visite comme ça, en souvenir du bon vieux temps ? Pourtant je me rappelle qu'on était pas souvent du même avis tous les deux !

Je m'avançai vers lui et lui tapai sur l'épaule, d'un geste amical.

— On ne s'est jamais battu ensemble... En fait, j'aurais besoin que tu me rencardes sur une histoire qui date de plus de vingt ans. D'octobre 1961 pour être précis.

— Qu'est-ce que ça vient faire dans ton enquête ?

73

Je décidai d'être franc avec lui : il ne dirigeait pas un service de renseignements sur sa bonne gueule. Au moindre flou, il se refermerait définitivement.

— Le père du gars assassiné à Toulouse est mort lors des émeutes algériennes du dix-sept octobre 61. J'ai appris ça au fichier. C'est peut-être une piste valable. Tu as déjà entendu parler des « porteurs de valises », ces européens qui ramassaient l'argent pour le compte du F.L.N. et qui le faisaient transiter en Suisse...

Il hocha la tête et commença à se balancer sur son fauteuil.

— Oui, bien sûr. Le réseau Jeanson et tout le tremblement... Dans la maison il y a encore deux ou trois ancêtres qui ont suivi l'affaire de bout en bout. Toutes les filières ont arrêté de fonctionner en juillet 62, au moment de l'indépendance. Les dossiers sont classés, enterrés. Je crois même que tous les Français condamnés pour avoir aidé le F.L.N. sont amnistiés. Je ne vois pas ce que tu espères trouver de ce côté-là, sinon des emmerde-ments.

La persuasion avec laquelle il tentait de me convaincre signifiait l'exact contraire. Le sujet était trop sensible ; « l'ami d'enfance » s'était mué en gardien du temple.

— Supposons que le père Thiraud se soit mouillé dans la combine des valises de fric du F.L.N. Sa liquidation en octobre 61 peut être l'œuvre de barbouzes chargées de nettoyer le paysage politique... En ce temps-là, on n'appréciait pas beaucoup les Français qui passaient de l'autre côté.

— Tu vas un peu loin, Cadin, tu te rends compte de ce que tu racontes ?

74

Son correspondant était visiblement en ligne car il dut s'y reprendre à deux fois avant de l'obtenir.

— Allô, Gerbet ? c'est Dalbois de l'identification. J'ai besoin de me faire une idée sur les porteurs de valise. Il est possible que certains d'entre eux se soient reconvertis dans les réseaux terroristes. Tu dois avoir une synthèse sous le coude. Pendant que je te tiens, ajoute donc le dossier Roger Thiraud, un mec du F.L.N., un européen décédé lors des manifestations algériennes d'octobre 61.

Il raccrocha content de lui. Il semblait surtout heureux d'avoir montré l'étendue de son pouvoir à un petit inspecteur de province.

— Tu auras tout ça dans un quart d'heure. Sinon, tu es marié ?

— Non, je n'ai pas le temps de m'habituer à un coin, que je suis déjà muté ! Je vais voir à Toulouse... Et toi ?

Il se tapota le ventre et redressa la tête.

— Ça ne se voit pas ? Tu auras bien un moment pour faire connaissance avec Gisèle, c'est une excellente cuisinière. Demain soir, par exemple ? Je m'arrangerai pour faire garder les deux mômes par la belle-mère.

J'acceptai afin de ménager mes intérêts. Au moins je n'aurai pas à me forcer pour amuser les gosses. Un collègue de Dalbois, Gerbet très certainement, pénétra dans la pièce et déposa un volumineux dossier sur le bureau.

— Tiens voilà... C'est tout ce que nous avons sur les réseaux d'aide aux fellouzes. Tu es peut-être sur du sérieux, plusieurs noms sont en rouge sur les listings du terrorisme. On les ressort une à deux fois par an ! Surtout tous ceux qui gravitaient autour de Burdiel. Mais je te préviens,

76

— Oui, tout à fait. Au début il y a eu quelques procès mais le résultat était contraire, ça leur faisait de la publicité à bon compte et les transformait en martyrs. Ne viens pas me dire qu'en travaillant dans ce service, tu ignores ces petits détails. Ils ont toujours pratiqué de cette manière. Pour liquider l'O.A.S. également, c'est un ancien préfet de Seine-Saint-Denis qui dirigeait les commandos gaullistes. Enfin, il n'y a pas que l'hypothèse des barbouzes, je n'exclus pas l'idée que le F.L.N. se soit chargé du travail, par exemple, en représailles contre la disparition d'un colis ou pour punir un convoyeur trop bavard. Je dirais même que cette explication me paraît plus satisfaisante, car elle a l'avantage de faire le lien avec le meurtre du fils. Imagine qu'en fourrant le nez dans les affaires de son père, il ait découvert une partie du trésor de guerre du F.L.N...

— Tout à l'heure, en entrant, tu te foutais de moi parce que je jetais un œil sur un bouquin de cul ! Toi, tu préfères le roman feuilleton ! Il est planqué où ton trésor de guerre ? Dans une salle secrète du Capitole ?

— A Toulouse peut-être. C'est une des villes qui comptent le plus grand nombre de rapatriés d'Algérie, et de gens susceptibles de vivre dans le passé. Ça vaut le coup de vérifier ! Je ne te demande qu'une chose, sortir le dossier Roger Thiraud pour me permettre d'en prendre connaissance.

Il attrapa le téléphone noir posé sur le coin de son bureau et composa un numéro intérieur à trois chiffres.

— Je vais voir ce qu'il est possible de faire pour toi.

75

ce sont de très gros poissons, on n'a jamais réussi à prouver quoi que ce soit... On se contente de recoupements, de coïncidences ; ensuite c'est le brouillard. Même quand Burdiel s'est fait descendre par le groupe « Honneur et Police », on n'a rien trouvé sur son compte.

En parlant, le gars ne cessait de jeter des regards rapides dans ma direction. Dalbois se décida à le rassurer.

— C'est un ami, l'inspecteur Cadin. Il enquête sur une vague histoire de meurtre à Toulouse. Il profite de son passage à Paris pour faire signe aux vieux copains ! Tu peux continuer Gerbet, nous sommes entre nous.

Gerbet me serra la main et poursuivit son discours à l'intention de Dalbois.

— Si tu mets ton nez là-dedans, sois prudent. Ils ont exécuté Burdiel à la suite d'une intox de nos services. Depuis la fin de la Guerre d'Algérie, il avait abandonné le service actif et militait pour le rapprochement politique des Palestiniens et de la gauche israélienne. On nous a fait gober qu'il était en contact avec des éléments armés, opérant sur le territoire national, que son appartement servait de planque. Des fuites ont été organisées à partir de documents d'enquête ; la presse a sorti l'histoire. Une semaine plus tard, Burdiel se faisait aligner par le groupe « Honneur et Police ».

— O.K. Je marcherai sur des œufs. Et le dossier Thiraud ?

Gerbet posa un dossier de couleur bulle devant Dalbois et l'ouvrit. Il contenait trois ou quatre feuilles dactylographiées.

— Je me demande bien ce que tu peux vouloir à ce type. On peut résumer sa vie en deux lignes...

77

Dalbois saisit les feuilles en lui lançant :

— Je me fous de sa vie, ce qui me passionne à son sujet, c'est justement sa mort ! Tu me laisses cette paperasse, je te la retourne avant ce soir.

Gerbet me salua et quitta la pièce.

— Vraiment charmant ton collègue. J'imaginai des rapports plus tendus dans un service de renseignements. Tu as juste à demander poliment qu'on te livre les secrets d'Etat à domicile et ça suit.

— Non, il ne faut pas rêver. Certains se font tirer l'oreille mais pas Gerbet. Il ne peut rien me refuser.

— Et pourquoi donc ?

— Permetts-moi de tenir à la discrétion. Mon boulot consiste à savoir un maximum de choses sur un maximum de gens. En règle générale, des faits dont les principaux intéressés masquent l'existence. Suppose un instant que tu sois employé à la Préfecture et que des bruits insistants mettent en doute l'intégrité morale de ta femme... Par exemple qu'elle ne dédaigne pas la compagnie de très jeunes filles...

— Pas de chance, je t'ai déjà dit que je ne suis pas marié !

Dalbois se mit à sourire.

— Ce n'est pas le cas de Gerbet. Arrêtons de parler de ces conneries, si je continue, je vais passer pour un salaud. Voyons le pedigree de ton bonhomme...

Il sortit une fiche de la chemise.

— ... « Roger Thiraud, né le 17 juillet 1929 à Drancy, Seine, décédé le 17 octobre 1961 à Paris, Seine. Professeur d'histoire au Lycée Lamartine à Paris. Marié à Muriel Labord. Un enfant né postérieurement au décès du père (Bernard Thi-

78

Minuit ». C'est tout. Il n'est pas bien bavard ton client !

— Non. Je me fous totalement de savoir s'il porte des slips Petit Bateau ou des slips Eminence... A la limite ce qui me paraît le plus intéressant, c'est d'apprendre qu'il allait dans un ciné appelé Midi-Minuit. Tu connais ?

— De réputation ; actuellement ils se sont reconvertis dans le porno, mais à l'époque c'était le rendez-vous des amateurs de fantastique. Ils programmaient des films de vampire, de sorcellerie. C'était aussi mal vu, alors, de fréquenter ce cinéma que de passer une soirée à Pigalle.

— Si je m'appelais Hercule Poirot, je noterais le numéro du billet et je filerais au Centre National du Cinéma pour relever la date exacte à laquelle ce coupon a été délivré. Avec un renseignement de cet ordre je peux savoir le titre du dernier film vu par Roger Thiraud. Accessoirement l'âge de la placeuse ! Qu'est-ce que je peux espérer de mieux ? Rien. Ce dossier est incomplet. Ou pire, il est bidon. On doit trouver des éléments plus décisifs quelque part... Cette manifestation, par exemple. Je me suis vaguement renseigné. La Préfecture a reconnu entre quatre et dix morts, cela dépend des communiqués. Le S.D.P., le syndicat départemental de la police, a publié un bilan qui fait état de soixante morts vérifiés. Par contre, la Ligue des Droits de l'Homme...

En entendant ce nom, Dalbois ferma le poing droit et fit mine d'enfoncer son majeur pointé dans un postérieur imaginaire.

— ... oui, je sais ce que tu penses de ce type d'organisation, mais dans cette affaire leur avis en vaut bien un autre. Ils parlent de deux cents morts le soir des troubles et autant au cours de la

80

raud le 20 décembre 1961 à Paris). Domicilié 5 rue Notre-Dame de Bonne-Nouvelle Paris deuxième arrondissement. Aucune activité politique ni syndicale. Membre de la Société des Gens d'Histoire. Son nom figure en 1954 sur une liste de signatures référencée « Appel de Stockholm ».

— Ça consistait en quoi cet appel ?

Dalbois posa le papier et me regarda.

— Une pétition internationale pour l'interdiction des armes atomiques.

— Ça venait des communistes ?

— Ils étaient dans le coup, mais l'appel a été signé par plus d'un million de Français... Si on se met à l'éplucher, on tombe sur la moitié des députés de l'actuelle assemblée, majorité et opposition confondues. Il est difficile d'accorder une trop grande importance à un indice de ce genre. Il y a aussi la déclaration de l'institut médico-légal : « Découvert mort d'une balle dans la tête, temple droite, à l'issue des émeutes algériennes du 17 octobre 1961. Heure probable du décès : entre 19 et 24 heures. Autopsie : néant. Vêtements et objets divers relevés sur le cadavre : costume trois pièces en laine, de marque Hudson, taille 42, teinte grise, rayures blanches. Chemise dite américaine bleue claire, taille 38. Maillot de corps et slip blancs sans marques. Chaussures noires Woodline, ressemblées. Chaussettes de couleur noire, marque Stem. Une montre Difor en état de marche ; un portefeuille contenant une carte d'identité et une carte professionnelle délivrée par l'Education Nationale au nom de Roger Thiraud. Une facture d'un montant de 1498 nouveaux francs pour l'achat d'un téléviseur Ribet-Desjardins équipé deuxième chaîne. Cent vingt-trois nouveaux francs en liquide. Un ticket de cinéma provenant du « Midi-

79

semaine qui a suivi. Ce que j'essaie de souligner c'est qu'il s'agit d'une histoire importante. Un Oradour en plein Paris ; personne n'en sait rien ! Il doit bien exister des traces d'un pareil massacre...

Dalbois se gratta la joue et s'appuya sur le dossier de son siège.

— Je vais voir ce que je peux faire.

Il reprit son téléphone et rappela Gerbet.

— Je viens de jeter un œil à tes papiers ; c'est maigre. Dès que tu arrives à te libérer, passe les prendre. D'ailleurs, j'ai encore une ou deux questions à éclaircir.

Puis à mon intention.

— Il rapplique tout de suite. Laisse-moi poser mes jalons et reste dans ton rôle de cousin de province, on s'y croirait !

Deux minutes plus tard, Gerbet était assis à ma droite. Il écoutait Dalbois qui agitait la chemise bulle devant ses yeux.

— C'est tout de même extraordinaire, on ramasse un prof d'histoire sur un trottoir parisien, la tête truffée de plomb et on ne prend pas la précaution de pratiquer une autopsie. Rien. Pas d'enquête non plus ; on ne recherche ni les causes de la mort ni l'assassin ! On croit rêver. D'après ces papiers, personne n'a pu établir que Robert Thiraud ait eu partie liée avec le F.L.N. Il apparaît comme un petit prof tranquille, inoffensif. Qu'est-ce que ça cache ? Il y a sûrement d'autres éléments. Tu es au courant ?

Gerbet se trémoussa sur le fauteuil. Mal à l'aise, il s'éclaircit la voix.

— Ecoute Dalbois, laisse tout ça tranquille. Tu es le premier à remuer ces questions depuis vingt ans. Ça ne servirait à rien ni à personne d'établir qu'un professeur d'histoire ren-

81

seignait une organisation subversive et que l'Etat français a choisi de l'abattre. Aujourd'hui ces événements concernent deux pays, la France et l'Algérie. Les gouvernements n'ont aucun intérêt à voir resurgir certains fantômes. La découverte du charnier de Kenchela en a administré la preuve. Des terrassiers ont mis à jour plus de neuf cents squelettes en construisant un stade de football dans l'est des Aurès. Il s'agit, selon toute vraisemblance, de soldats de l'armée de Boumédienne exécutés par la Légion qui avait un camp à cet emplacement. Les autorités algériennes sont restées très discrètes. Elles ont utilisé cette découverte au seul plan intérieur. Il n'y a pas eu de campagne anti-française déclenchée à cette occasion. Il a fallu que ce soit un « fouille-merde » de *Libération* qui se charge du travail.

— Tu veux dire qu'il va falloir attendre la sortie de *Libération* pour connaître les raisons de la mort de Roger Thiraud ?

— Non ce n'est pas du tout ça ! Il faut être clair. Les gens actuellement au pouvoir en France ont condamné l'action de la police, à l'époque. Dans leur grande majorité. En exhumant le passé, le gouvernement algérien ne réussirait qu'à le braquer et à raviver des oppositions, des rancœurs. L'heure est à l'oubli, sinon au pardon.

— Je ne te comprends pas bien Gerbet. Si les dirigeants actuels critiquaient la police et le rôle qu'on lui faisait jouer, c'est une bonne manœuvre pour eux de ressortir le dossier et de se faire mousser au nom de la fidélité à leurs principes.

Gerbet ne semblait pas apprécier la tournure prise par la conversation. Il remuait de plus en

— C'est absolument impossible. Personne n'y a accès. Seul le Ministre est habilité à le faire sortir du coffre et à en divulguer le contenu. Tu connais les décrets concernant la publicité des documents d'état. Cinquante ans de secret absolu. Il n'est pas dans mon pouvoir d'y déroger. Et certains dossiers explosifs pourrissent pendant des siècles entiers avant de revoir la lumière. Vous savez tout autant que moi que les gouvernements ont besoin d'une police forte et unie. Remettre l'affaire d'octobre 1961 sur la place publique produirait l'effet inverse. On en viendrait vite à juger les décisions d'un Ministre de l'Intérieur et l'action d'un préfet de police. Un tel remue-ménage provoquerait la destabilisation d'une bonne moitié des commandements des Compagnies Républicaines de Sécurité. Elles sont toujours sous l'autorité des mêmes officiers. Qui peut souhaiter un tel bouleversement ? Certainement pas le pouvoir politique. Le gain serait ridicule en regard de la perte de confiance qu'il subirait dans l'ensemble des corps de maintien de l'ordre et dans l'armée.

Dalbois se décida à mettre fin à son supplice.

— Ce qui est appréciable avec les professionnels des R.G., c'est leur connaissance approfondie de tous les dossiers... Rassure-toi, Gerbet, je ne vous demanderai pas d'éventer les Secrets d'Etat. D'autant que notre boulot consiste à les créer ! Si je te comprends bien, le terrain est complètement balisé. Le moindre faux pas et je saute. Ça a le mérite de la clarté. Tu n'as vraiment aucune source disponible ?

— Pas de voie royale, désolé. Il reste le B.A. ba du métier. Eplucher les journaux de 1961, les tracts, les déclarations d'indicateurs. Nous en

plus sur son siège et recommençait à me lancer des regards désespérés.

— Pour tout t'avouer, l'Inspection Générale des Services a fait une enquête en octobre 1961, sous la pression des députés et des sénateurs de l'opposition. Un peu comme Begin avec les massacres de Sabra et Chatila. Sept juges ont été commis sous l'autorité du Ministre de l'Intérieur d'alors. Tu n'ignores pas que ce personnage est aujourd'hui président du Conseil Constitutionnel, ce qui donne la mesure des précautions à prendre avant d'effleurer ce dossier... Les juges ont dû, entre autres choses, se prononcer sur les causes des décès de soixante personnes dont les corps avaient été amenés à l'Institut Médico-légal dès le lendemain de la manifestation. Celui de Roger Thiraud devait faire partie du lot. Nouvelle coïncidence, cette commission a vu le jour grâce à l'insistance de l'actuel Ministre de l'Intérieur.

— Et le résultat ?

— « Classé sans suite ». Il était établi, dans les conclusions du rapport, que la police parisienne avait répondu à sa mission, en protégeant la capitale d'une émeute déclenchée par une organisation terroriste. Très peu de choses ont été rendues publiques. Il existe deux volumes des travaux de cette commission et une synthèse de l'action des différents groupes d'intervention au cours de cette nuit. Un au Ministère, l'autre ici, dans les archives de la Police Nationale.

Dalbois se leva en souriant.

— Eh bien, c'est celui-ci que je désire consulter.

Gerbet était devenu très pâle ; il suait abondamment. Il s'était tassé dans son fauteuil, les épaules courbées.

avons une bonne collection sur microfilms, plus quelques milliers de photos en provenance de l'identité judiciaire. Mais rien de déterminant. Il y a eu des problèmes avec le photographe du service, un certain Marc Rosner. Il devait couvrir l'intervention des Brigades Spéciales, mais il n'a jamais remis les bobines, du moins c'est la version officielle. Au début des années soixante, la photo et le cinéma amateurs n'étaient pas aussi développés qu'aujourd'hui. Nous ne disposons que de dix ou quinze clichés réalisés par des passants. Sinon, on a formellement établi qu'une équipe de la télévision belge, la R.T.B.F., a réalisé un film de près d'une heure. Ils étaient à Paris pour rendre compte du voyage officiel du Shah d'Iran et de Farah Dibah, mais ils ont filmé la manifestation, planqués dans leur voiture puis dans un café. La télé belge n'a rien diffusé, c'est la seule concession qu'elle nous ait faite... Nous avons tenté de racheter les bobines, sans succès. Je peux vous fournir les coordonnées des cinéastes belges et celles de Rosner...

Je l'interrompis.

— Pour Marc Rosner, ce n'est pas la peine, j'ai eu l'occasion de le rencontrer lors d'une enquête précédente.

Dalbois me foudroya du regard en laissant la bouche ouverte. Gerbet se planta devant lui.

— Qu'est-ce que cela signifie ? Ce n'est pas toi qui t'occupes de cette affaire... à quel titre dois-je aider ce monsieur ?

Dalbois lui expliqua la nature de mes interrogations au sujet du meurtre de Bernard Thiraud et de celui de son père. Il parvint presque à calmer son collègue ; il lui promit de le tenir au courant de

nos recherches. Dès qu'il ferma la porte du bureau, Dalbois me passa un savon.

— Je me débrouille pour soutirer un maximum de données, en douceur, à un as du renseignements et pour tout remerciement tu me fais porter le chapeau. Tu le fais exprès... on pourrait le penser. Je comprends pourquoi tu n'arrives pas à rester longtemps au même poste. C'est une mesure de sécurité de se débarrasser d'un gaffeur pareil ! Dis-moi au moins de quelle manière tu as lié connaissance avec ce Rosner, ça m'intéresse.

— C'était l'année dernière, à Courvilliers. Une sombre histoire de montages photographiques destinés à mouiller des personnalités locales. Comme par hasard, je suis tombé sur Marc Rosner. C'est lui qui assurait la partie technique. Son commerce légal ne devait pas être assez rentable.

— Pourquoi, il ne travaille plus pour nous ?

— Non, depuis 1961. Un type de l'identité judiciaire m'a raconté ses démêlés avec ses chefs. Rosner ne tournait pas rond, il aimait bien s'amuser avec les cadavres après le départ du labo...

— Tu veux dire qu'il...

Dalbois semblait réellement horrifié.

— Non, il se contentait de modifier les poses, de composer des sortes de « natures mortes ». Ça n'était pas bien méchant et ça n'avait aucune incidence sur son boulot. Tout le monde fermait les yeux sauf le Directeur de Cabinet du Préfet qui avait décidé d'avoir la peau de Rosner. En septembre, il a reçu deux avertissements et le chef de l'identité s'est fait convoquer... Le soir de la manifestation Rosner était de service ; il a vraisemblablement mis en boîte les affrontements les plus sérieux. On m'a parlé d'Algériens empalés

86

sur le siège placé devant moi. Ses paupières se soulevaient par intermittence et son corps était agité de tics nerveux. Je fouillai dans ma poche, mais à peine avais-je sorti un paquet de cigarettes que la bête se mit à grogner. Son maître donna de la voix.

— Il n'aime pas tellement qu'on fume dans sa bagnole. Moi c'est pareil. Vous allez où ?

— A Courvilliers, rue de la Gare. Ça se trouve après Aulnay-sous-Bois.

— Eh bien ça fait une drôle de trotte.

Il mit en marche son compteur à affichage digital. Je me plongeai dans l'observation attentive de la transformation des chiffres rouges avec une tendresse particulière pour la pureté du passage, à l'aide d'une seule barre, du 5 au 6 et du 8 au 9. A intervalles réguliers, le chauffeur tentait de lancer la conversation sur les tares de conduite comparées des Arabes et des Africains. Désespéré par mon silence il essaya de nouer un contact antisémite sans plus de succès. Il se réfugia à bout d'arguments, dans l'interprétation sifflée des derniers succès de Serge Lama.

Le chien se dressa sur son siège à la hauteur du Parc des Expositions et s'ébroua. L'habitacle fut instantanément rempli de poils gris et fauves. Le chauffeur tapota le dos de son animal, affectueusement et parvint à le maintenir immobile. La voiture quitta l'autoroute pour contourner les immenses ateliers de l'usine Hotch, puis se dirigea vers le quartier de la gare.

— Voilà, vous êtes arrivé. Ça fait 62 francs plus 20 francs de retour.

Je fouillai mes poches et lui remis le compte exact.

88

sur les grilles du métro aérien, de viols dans les commissariats. Avec ce matériel entre les mains, Rosner croyait tenir un atout maître et pensait que le chef de cabinet se montrerait plus compréhensif. Il s'en est vanté auprès de certains collègues. Quelques jours plus tard, une équipe de « plombiers » a monté une opération dans le laboratoire photographique de la Préfecture, ainsi qu'à son domicile. Tous ses dossiers, toutes ses archives ont été saisis. Rosner s'est retrouvé à la rue, licencié pour faute grave. Ensuite il a ouvert un studio, reportages, mariages, communions, à Courvilliers.

— C'est ce qui t'attend si tu continues d'y mettre ton nez.

— Je ne connais rien à la photo !

— Tu te feras détective privé, alors. Au fait n'oublie pas que nous dînons ensemble demain soir, chez moi.

*

Dans l'ascenseur je cherchais déjà un moyen d'échapper à son invitation. Je n'avais aucun besoin de rencontrer Gisèle Dalbois pour la connaître. Le petit village « à la française » en proche banlieue, le pavillon crépi garage attenant, combles aménageables. Dalbois avait eu le génie du geste, lorsqu'à l'évocation de mon éventuel mariage, il avait établi la réalité du sien en tapotant son ventre. M^{me} Dalbois se résumait à cela : une serviette bien remplie. Je ne voyais pas comment une soirée d'ennui parviendrait à modifier mon jugement. Je marchai jusqu'à la station Saint-Michel et m'installai à l'arrière d'un taxi aux fauteuils défoncés. Un berger allemand dormait

87

— Eh bien vous n'êtes pas bien généreux. Et le pourboire ? C'est pour qui ?

Je me penchai à sa fenêtre en époussetant ma veste et mon pantalon.

— Pour le pressing ! J'en aurais besoin pour me payer un nettoyage...

Le taxi repartit dans un crissement de pneus. Il tourna vers la bretelle de l'autoroute, mais j'entendais encore les vociférations du chauffeur et les aboiements du berger.

Le studio photo n'avait pas changé d'aspect depuis un an. Je poussai la porte ; une sonnerie annonça mon arrivée à une jeune femme occupée à regarnir un casier de pellicules vierges. Elle se retourna et s'enquit de mes besoins. Elle possédait un visage au tracé parfait, aux traits réguliers et doux. Quelques taches de rousseur, très claires, disséminées sur ses pommettes saillantes et sous ses yeux, venaient rappeler la couleur de ses cheveux. Mais le modulé harmonieux de sa voix ne parvenait pas à chasser l'extrême nervosité provoquée par son fort bégaiement.

— V...ous, vous dé... désirez ?

— Je suis l'Inspecteur Cadin ; je viens voir M. Rosner. Il travaille toujours ici ?

Elle se mit en devoir de me répondre. Je serrai les dents et les poings pour ne pas lui crier de me l'écrire et mettre fin à l'épreuve.

— M...mon pè...père fait un repor...portage sur le pa...parc des Es...ex... pour la mairie.

— Merci, dites-lui que je l'attends au « Bar des Amis ».

Le photographe me rejoignit une demi-heure plus tard, toujours aussi massif, vêtu de son

éternel ensemble de velours noir usé aux genoux, un Leica en sautoir. Il semblait de bonne humeur.

— Quelle surprise Inspecteur ! Je n'arrivais pas à croire ma fille. Vous nous revenez ?

— Non, j'ai un poste à Toulouse. Je suis sur une enquête un peu particulière... Le hasard a voulu qu'on prononce votre nom devant moi, pour des événements liés à cette affaire.

Il se pencha vers moi ; sans prononcer un mot, il me fit signe de continuer. Je résumai brièvement le dossier Thiraud.

— Et qu'attendez-vous de moi, Inspecteur ?

— J'aimerais que vous me racontiez vos souvenirs d'octobre 61. Surtout si vous vous êtes baladé du côté du Faubourg Poissonnière. Je ne vous mêlerai pas au rapport, vous avez ma parole. Je veux seulement comprendre ce qui s'est réellement passé cette nuit-là. Personne ne veut en parler, il n'y a pratiquement pas de traces... Sans la mort de Bernard Thiraud à Toulouse, il est probable que j'aurais continué à tout ignorer.

Rosner se rejeta sur le dossier de sa chaise et se mit à se balancer.

— Ça vous avancera à quoi de remuer le passé, Inspecteur ? Vous n'espérez tout de même pas que je vais vous donner le nom de l'assassin en ressassant mes souvenirs. Cette nuit-là, j'ai grillé une bonne dizaine de rouleaux, trois cent cinquante clichés au bas mot ! Je ne me rappelle pas d'avoir tiré le portrait d'un seul européen, à part les flics.

— Il y a eu des tués parmi les forces de l'ordre ?

— Non, aucun, même pas de blessés. Mais des C.R.S. me demandaient de les prendre dans la pose du chasseur, le pied sur le corps d'un Algérien... Ça m'a vraiment surpris quand j'y repense.

Les manifestants n'avaient pas d'armes ; à aucun moment ils n'ont essayé d'organiser une riposte. Au mieux, ils tentaient de fuir ou de se planquer dans les entrées d'immeubles. C'était en complète contradiction avec les informations données par le poste de liaison. Au début des troubles, la coordination de tout le service policier, une sorte de cellule de crise installée à la Préfecture, parlait d'une dizaine de flics descendus par le F.L.N. à la Madeleine et aux Champs-Élysées. J'ai filé là-bas aussitôt avec un car de Gendarmes Mobiles mis en réserve. Ils étaient comme dingues en entendant la radio... de véritables bêtes féroces. Sur place, rien ! On s'est renseigné ; pas un des nôtres n'avait la moindre égratignure. Par contre, à partir de ce moment, les Algériens en ont pris plein la gueule. En un quart d'heure j'ai compté six cadavres... Je ne parle pas des blessés. De la Madeleine, je suis descendu sur l'Opéra. Ça se battait sérieusement dans tout le quartier. Je revois une scène, un groupe de manifestants, pourchassé par des C.R.S., s'était engouffré dans le Café de la Paix, boulevard des Capucines. Les flics n'ont pas eu à investir le troquet ; les consommateurs et le personnel leur ont épargné le travail en éjectant les fuyards. Ça me revient morceau par morceau... Juste avant, je m'étais arrêté devant l'Olympia pour photographier un périmètre de regroupement de manifestants appréhendés. Je revois l'affiche du spectacle... J'avais fait un cadrage dessus, un spectacle de Jacques Brel. Un peu plus tard, un motard m'a emmené en haut du boulevard des Italiens, à Richelieu-Drouot. Une vingtaine de cars appartenant à la Troisième Compagnie de C.R.S. étaient prêts à remonter en direc

tion de la République. J'ai donc suivi le mouvement.

— Toujours sur la moto ?

— Non, dans un des bahuts. Ils étaient armés jusqu'aux dents ! Fusils, lance-grenades, flingues, sans compter les matraques. Ils voulaient tous se faire tirer le portrait avant de se mettre au travail. Un bon nombre avait servi en Algérie ; le chauffeur commandait un D.O.P. dans l'Oranais...

— Il commandait quoi ?

— Un Dispositif Opérationnel de Protection. C'était une sorte de détachement de quinze ou vingt troupions qui étaient chargés de contrôler un petit secteur géographique, en liant des contacts avec les indigènes... Peu à peu, leur mission s'est bornée à démanteler les réseaux d'aide aux maquisards, par tous les moyens. On a beaucoup parlé de la gégène, mais c'était loin d'être le pire ! Se faire allumer la plante des pieds à la lampe à souder, c'est pas vilain non plus ! Ah, les D.O.P. ! A l'époque on vous en filait à l'entrée des piscines... Vous n'avez pas connu ça, Inspecteur ? Les petits berlingots individuels de shampoing. Lavage de tête, lavage de cerveau. Pour en revenir à votre soirée, ils ont établi un barrage avec leurs camions, en retrait du cinéma Rex et ça n'a pas tardé à canarder. Je me suis planqué dans le hall du Midi-Minuit. Je me souviendrai toujours du titre du film qu'ils projetaient ce jour-là : « Le récupérateur de cadavres », avec Boris Karloff et Bela Lugosi.

— Je n'aurai pas besoin d'aller au Centre du Cinéma...

Marc Rosner cessa de parler ; il fit signe au patron de servir deux autres cafés.

— Ah oui, pourquoi ?

94

mettre de l'ordre dans ma tête. Je crois que j'ai traversé la rue du Faubourg Poissonnière, devant l'*Humanité*. J'ai pris un café au bar du Gymnase. Il y avait une équipe de la télévision belge. Ils n'en croyaient pas leurs yeux. Ils doivent se contenter des bagarres entre Wallons et Flamands. Ils s'étaient planqués derrière le juke-box, le cameraman vidait le magasin en continu. A mon avis ils n'ont pas dû en tirer grand-chose, il faisait nuit ; bien sûr, il leur était difficile d'installer une bardée de projecteurs et de les braquer sur les flics ! Moi je bossais au flash. Après le café, je suis passé à côté, au Théâtre. Des C.R.S. vidaient un paquet d'Algériens qui avaient réussi à entrer dans les coulisses. J'y suis resté jusqu'à neuf heures pour souffler un peu. Le directeur m'a refilé une coupe de champagne ; ils fêtaient la première d'une pièce et il a dû me prendre pour un photographe de canard.

— Vous n'avez rien remarqué de l'autre côté du boulevard, vers la rue Notre-Dame de Bonne-Nouvelle ?

— Rien... Je suis désolé, Inspecteur. Quand j'ai quitté le théâtre, je suis allé directement au Parc des Expositions de la Porte de Versailles où on regroupait les manifestants arrêtés. La Préfecture n'avait pas trouvé de stade assez grand ni suffisamment proche. Ça l'aurait mal fichu de boucler des prisonniers de guerre au Stade de Colombes ! Enfin à Bonne-Nouvelle ça tirait dans tous les sens. C'est là qu'on a relevé le plus grand nombre de morts et de blessés, mise à part la cour d'isolement de la Cité.

— Vous voulez dire que des manifestants sont morts à l'intérieur de la Préfecture ? C'est impossible, ils n'auraient jamais réussi à y pénétrer.

96

— Roger Thiraud a vraisemblablement assisté à une séance de ce cinéma avant de se faire tuer. En tout cas, il possédait un billet du Midi-Minuit lorsqu'on l'a retrouvé mort.

— Je ne vois pas pourquoi on lui aurait fourré un ticket de ciné dans ses poches... Les profs d'histoire ont bien le droit de s'intéresser au fantastique. Quant à moi, j'ai assuré l'essentiel de mon travail à cette place, l'œil collé au viseur. Je vais vous dire une chose, ce qui importe, déjà à ce moment, c'est la photo. Vous ne voyez pas réellement ce qui se passe mais seulement la lumière, les masses, le cadrage. Le photographe n'est pas un témoin ; son film est là pour jouer ce rôle. Au moment d'appuyer sur le bouton, on fixe une image mais on ne la comprend pas. Vous connaissez cette photo d'un reporter au Salvador, qui photographie le soldat qui le tient en joue ? Il a déclenché au moment précis où le soldat appuyait sur la gâchette, il savait sûrement qu'il risquait sa vie, mais il ne parvenait pas à l'analyser. L'objectif faisait écran. J'ai peut-être photographié le meurtre de votre gars, mais il est certain que je ne l'ai pas vu.

— Ne vous forcez pas Rosner, j'admets très bien que vous ne souhaitiez pas m'aider. Rien ne vous y oblige.

— Vous vous trompez, Inspecteur, je ne me défile pas. Le dix-sept octobre est une date importante pour moi. Elle marque la fin de ma carrière de flic. Je vais vous faire rire, mais ce boulot me plaisait vraiment ! Je n'en ai parlé à personne depuis vingt ans. Je m'étais promis de tout oublier. Aujourd'hui vous me tombez dessus à l'improviste ; vous m'obligez à déballer ce qui me tient le plus à cœur. Laissez-moi le temps de

95

— Non, rien n'était impossible durant cette nuit de folie. Le gouvernement a reconnu trois ou quatre décès... Un chiffre qu'il convient de multiplier par cinquante au moins, pour approcher de la vérité. Une équipe de l'Institut Médico-Légal a été appelée vers deux heures du matin le dix-huit octobre, pour prendre livraison de quarante-huit cadavres, en un seul lot, dans le petit jardin qui jouxtait Notre-Dame avant les travaux du parking souterrain. Pas un seul n'était mort par balle. Le diagnostic était identique pour tous : matraquage. Selon des rumeurs insistantes, il s'agissait de responsables du F.L.N. transférés directement à la Cité pour interrogatoire. Ils étaient sous surveillance dans un local du premier étage, quand soudain, une dizaine de flics sont entrés dans la salle, mitraillettes braquées. Les prisonniers ont cru que leur dernière heure était arrivée ; ils se sont précipités sur la porte du fond qui a cédé sous la pression. Comme par hasard, cette porte conduisait directement à la salle d'état-major du Préfet. Pas question de tirer. Le Préfet et son entourage qui coordonnaient les opérations de répression ont entendu la cavalcade. Ils ont tout de suite pensé à une attaque du F.L.N. sur le dispositif central. Toute la garde de la Cité a été dirigée contre les prisonniers. Résultat, 48 à 0 ! Un beau score. A côté de chiffres pareils, les bavures d'aujourd'hui paraissent bien mesquines ! Je vous raconte tout ça, Inspecteur, bien que ça n'ait jamais existé officiellement. Aucune preuve. Aucune trace de ces 48 cadavres : l'Institut a trouvé une cause réelle et sérieuse pour expliquer chaque décès. Direction les oubliettes de l'Histoire. Il vaut mieux pour tout le monde qu'ils y restent ! Ne vous amusez pas à les remonter à la

97

surface ; ils feront comme Dracula, ils revivront avec votre propre sang.

Pour la première fois, Rosner avait perdu l'air ironique qu'il affichait en permanence. Il se redressa en prenant appui sur la table.

— Vous avez le chic pour mettre le nez dans les affaires les plus vaseuses, Inspecteur, mais ce n'est pas en remuant la boue qu'on parvient à en sortir...

— Comment alors ?

— Tout simplement en y plongeant les autres.

*

Je regagnai Paris par le R.E.R. et débarquai à la Gare du Nord un peu avant cinq heures. Les rares voyageurs pressaient le pas vers les arrêts de bus. Je traversai la galerie marchande et débouchai sur l'esplanade. La place grise était vide. Devant moi marchait une jeune femme rousse ; j'observai distraitement les mouvements de ses jambes. A chacun de ses pas, le tissu de sa jupe se tendait ; je voyais apparaître la marque discrète et pourtant incroyablement présente de son slip. L'insistance de mon regard était si forte que la femme se retourna et m'observa de la tête aux pieds, en fixant longuement, par défi, mon entre-jambe. Elle portait un tee-shirt imprimé au nom de Nathalie. Elle s'éloigna en direction de la Gare de l'Est.

J'eus l'idée de rendre visite à M^{me} Thiraud mais j'y renonçai. Il me semblait plus correct de prendre rendez-vous, de lui laisser l'initiative de l'heure et du lieu de notre rencontre. Je m'accoudai au bar de la « Ville de Bruxelles » pour commander une Gueuse, quand une idée subite

me traversa l'esprit. J'ouvris mon calepin et demandai au garçon de m'appeler un numéro en Belgique. Cinq minutes plus tard, la standardiste de la Radio Télévision Belge Francophone s'informait de mes désirs.

— Je souhaite parler à M. Deril ou bien à M. Teerlock du service Enquêtes et Reportages. C'est au sujet d'un film réalisé pour le magazine « Neuf Millions ».

— Ce magazine n'existe plus depuis près de dix ans. Il a été supprimé en septante trois. Nous avons passé le cap des dix millions d'habitants... M. Teerlock est parti en retraite l'année dernière, mais je peux vous mettre en rapport avec M. Deril. Il est responsable des sujets d'actualité pour le journal du soir.

Je pris bien garde de ne pas lui répondre pour échapper à l'historique du journal parlé ; j'obtins le poste de Jean Deril.

— Allô, ici l'Inspecteur Cadin, de Toulouse. J'enquête actuellement sur la mort d'un jeune garçon dont le père est lui-même décédé lors des événements d'octobre 1961, à Paris. Nous disposons de très peu de documents en France, du moins de documents accessibles. J'aimerais visionner les films que vous avez réalisés à l'époque...

— C'est inattendu. Surtout de la part d'un policier... Depuis vingt ans je commençais à être persuadé du peu d'intérêt de la justice française pour ces documents. Je suis prêt à les mettre à votre disposition. Nous pouvons arrêter une date.

— Eh bien voilà, je suis à la Gare du Nord. Le prochain train pour Bruxelles part à 17 h 45. Je peux vous rencontrer dès ce soir à partir de vingt heures.

— J'apprécie la compagnie des hommes déci-